



HAL
open science

Être parti sans être arrivé : une lecture psychomotrice des parcours migratoires

Alice Piot

► **To cite this version:**

Alice Piot. Être parti sans être arrivé : une lecture psychomotrice des parcours migratoires. Médecine humaine et pathologie. 2021. dumas-03297265

HAL Id: dumas-03297265

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03297265>

Submitted on 23 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Institut de Formation en Psychomotricité de la
Pitié Salpêtrière
Faculté de Médecine Pierre et Marie Curie
91, Bd de l'Hôpital
75013 Paris



Être parti sans être arrivé : Une lecture psychomotrice des parcours migratoires



REMERCIEMENTS

Je remercie chaleureusement Cécile Pavot pour son précieux accompagnement et le temps pris pour m'aider et diriger ce mémoire.

Je remercie mon binôme Camille Roperch sans qui ce stage n'aurait pas pu Être.

Je remercie toute l'équipe professionnelle du Centre d'Hébergement d'Urgence d'Ivry-sur-Seine d'avoir accueilli la psychomotricité avec autant de bienveillance.

Je remercie particulièrement Jean-Didier Prignol, Mathilde Olivet et Elisa Bachimont pour avoir été des oreilles attentives et permis de belles réflexions.

Je remercie mes ami(e)s de psychomotricité pour l'entraide générale.

Je remercie mes professeurs inspirants, ainsi que tous les professionnels de santé qui m'ont tant appris.

Je remercie Agathe, ma famille et mes amis pour leur soutien.

SOMMAIRE

| | |
|---------------------------------------|------|
| REMERCIEMENTS | p.3 |
| SOMMAIRE | p.4 |
| AVANT-PROPOS | p.7 |
| INTRODUCTION | p.11 |
| I. DU PARCOURS MIGRATOIRE À L'EXIL | p.16 |
| 1. La migration | p.16 |
| 1a. Un phénomène exposé | p.16 |
| 1b. Le début de la souffrance | p.17 |
| 1c. L'attente | p.17 |
| 1d. Être immobilisé | p.18 |
| 2. L'exil | p.19 |
| 2a. Un départ | p.19 |
| 2b. Un parcours migratoire | p.20 |
| 2c. La désillusion | p.21 |
| 2d. Un espace de transition | p.22 |
| 3. Les difficultés rencontrées | p.23 |
| 3a. Les traumatismes | p.23 |
| 3b. La perte des repères | p.23 |
| 3c. La culture du vide | p.24 |
| 4. Les enfants du parcours migratoire | p.25 |
| 4a. Une période particulière | p.25 |
| 4b. Des difficultés pour être sécure | p.26 |
| 4c. Hypothèses pour Kingsley | p.27 |
| 5. Conclusion | p.28 |

II. L'ESPACE ET LE TEMPS : DÉFAILLANCES _____ p.29

1. L'errance _____ p.29

1a. Définitions _____ p.29

1b. Emmanuel _____ p.30

1c. Les facteurs de l'errance _____ p.31

2. L'espace _____ p.32

2a. Définitions _____ p.32

2b. Emmanuel et Samuel _____ p.33

2c. L'importance de l'ancrage spatio-temporel _____ p.35

3. Le temps _____ p.36

3a. Définitions _____ p.36

3b. L'importance du rythme _____ p.36

3c. Kadidia et Assitan _____ p.37

4. L'auto-exclusion _____ p.39

4a. Définitions _____ p.39

4b. La famille Ahmed _____ p.40

4c. L'illusion du choix _____ p.41

4d. Un moyen de se protéger _____ p.42

5. Conclusion _____ p.43

III. LE CORPS ET SES REPRÉSENTATIONS _____ p.44

1. Le corps _____ p.44

1a. Un moyen d'intégration, d'expression et d'action sur le milieu _____ p.44

1b. La pluralité des corps _____ p.45

1c. Ange _____ p.46

| | |
|---|------|
| 2. Les représentations du corps _____ | p.47 |
| 2a. Définitions et réflexions _____ | p.47 |
| 2b. La construction des représentations _____ | p.48 |
| 2c. Ruba _____ | p.49 |
| 2d. Le Moi-peau _____ | p.50 |
| 3. L'image du corps et le schéma corporel _____ | p.51 |
| 3a. Des idées divergentes _____ | p.51 |
| 3b. Du point de vue de la psychomotricité _____ | p.52 |
| 3c. L'image composite du corps _____ | p.53 |
| 4. Le désinvestissement corporel _____ | p.54 |
| 4a. Une stratégie inconsciente ? _____ | p.54 |
| 4b. Mimi _____ | p.55 |
| 5. Conclusion _____ | p.56 |

IV. IDENTITÉ ET PERSPECTIVES D'ACCOMPAGNEMENT __ p.57

| | |
|---|------|
| 1. L'identité psychocorporelle _____ | p.58 |
| 1a. L'importance de la sensorialité et de la motricité _____ | p.58 |
| 1b. L'importance des relations et du dialogue tonico-émotionnel _____ | p.59 |
| 1c. L'importance de la subjectivité _____ | p.61 |
| 2. Des facteurs identitaires _____ | p.62 |
| 2a. La langue _____ | p.62 |
| 2b. Le sentiment identitaire _____ | p.64 |
| 2c. Les traumatismes et la résilience _____ | p.64 |
| 3. Perspectives d'accompagnement _____ | p.65 |
| 3a. Réflexions _____ | p.65 |
| 3b. L'éveil psychomoteur _____ | p.67 |
| 3c. Le groupe de danse et d'expressivité _____ | p.68 |
| 4. Conclusion _____ | p.69 |

CONCLUSION GÉNÉRALE _____ p.71

BIBLIOGRAPHIE _____ p.73

AVANT-PROPOS

« Tu avais raison.

Les hommes vont oublier ces trains-ci
comme ces trains-là.

Mais la cendre
se souvient.

Ici, dans le parc bouclé de l'Occident,
les sombres nations remportent leurs champs
à confondre le pourchasseur et le pourchassé.

À présent, pour une fois encore,
tu ne peux te poser nulle part,
tu ne peux aller ni vers l'avant
ni vers l'arrière,

Tu te retrouves immobilisé.

Nos persécuteurs, dit-on,
nous les avons trouvé devant nous
dans les villes que nous avons laissées,
dans les villes que nous cherchions,
et dans les autres, que nous avons rêvées.

Certains étaient des nôtres.

Et d'autres, ils étaient insouciants
qui reluquaient la guerre, la mer et les morts
devant les vitrines.

Comment part une personne ?

Pourquoi part-elle ? Vers où ?

Avec un désir
que rien ne peut vaincre
ni l'exil, ni l'enfermement, ni la mort.

Orphelins, épuisés,
ayant faim, ayant soif,
désobéissants et têtus,
séculaires et sacrés

sont arrivés
en défaisant les nations et les bureaucraties.

Se posent ici,
attendent et ne demandent rien
seulement passer.

De temps en temps, se retournent vers nous
d'une réclamation incompréhensible,
absolue, hermétique.
Figure insistante de notre généalogie oubliée,
délaissée, personne ne sait où et quand.
Dans ce vaste temps de l'attente,
nous enterrons leurs morts à la va-vite,
D'autres leurs éclairent un passage dans la nuit,
d'autres leur crient de s'en aller
et crachent sur eux et leur donnent des coups de pied
d'autres encore les visent et vont vite
verrouiller leurs maisons.
Mais ils continuent, eux, à travers la sujétion
dans les rues de cette Europe nécrosée
qui « sans cesse amoncelles ruines sur ruines »
au moment même où les gens observent le spectacle,
depuis les cafés et les musées,
les universités et les parlements.

Et pourtant, de ces petits pieds pleins de boue
charnellement
gît le désir qui survit
après chaque naufrage
un désir que, nous, nous avons perdu depuis longtemps -
la politique.

J'ai voulu trouver une pierre pour m'appuyer, dit-il,
et pleurer, mais il n'y avait pas de pierre.
Portbou, 26 septembre de l'an 1940.
Le jour où la frontière s'est fermée, Walter Benjamin s'est
donné la mort.
S'il arrivait un jour avant ou un jour après ?
Car personne n'arrive à la frontière
un jour avant ou un jour après.
On arrive dans le Maintenant.

Dans un morceau de boue,
qu'ils m'amènent avec eux
eux qui savent encore être en mouvement.
Ou, au moins, que je puisse tomber, glisser,
m'allonger par terre au ras des camomilles,
qu'ils viennent, les enfants,
poser leurs pieds tendres, me salir
et rire de tout leur coeur sur mon ventre
tant que dure cette guerre civile

tant que la terre est étrangère.
S'entaille la terre.
Profondes tranchées des morts juste à côté des lignes de
frontières.
J'ai honte devant les enfants
qui, têtus, se donnent émus à la vie.
J'ai honte devant ces femmes
J'ai honte devant les hommes qui se hâtent pour devenir
comme nous, en Allemagne.

Même s'ils deviennent comme nous,
tranquilles, dépendants et privés d'âme peu à peu,
jusqu'à oublier ce qu'ils sont
et d'où ils viennent,
il y aura toujours cette nuit
où ils ont chanté autour du feu.

Est-ce qu'il y a encore de l'espoir ?
Avons-nous encore le temps ?
Quand je les vois sans les regarder,
je deviens indivisible moi aussi à moi-même
et je me dissous sans mémoire,
sans histoire,
sans souffle,
dans ces yeux qui rendent le vent obscur.

Qui sont-ils ? Que veulent-ils ? Où vont-ils ?
Il semble qu'ils soient ici depuis toujours.
Ils se cachent
et, au moment où le danger disparaît,
ils réapparaissent
comme l'accomplissement d'une prophétie
presque oubliée du regard.

Pendant que les jours passent je comprends qu'ils ne
veulent nulle part aboutir
seulement encore et encore traverser l'histoire,
comme des contrevenants, et indisciplinés,
des élus, et tellement animés
qu'ils sont capables de partir et de revenir
au coeur de cet hospice inhospitalier qu'est devenue
l'Europe,
dans ce territoire
l'inhabité des peuples.

Pendant que les heures passent
dans cet entre-deux plein de boue,
dans ces terribles barbelés
je comprends qu'ils sont déjà passés.
Apatrides, sans-foyer.

Ils sont là.
Et ils nous accueillent
généreusement
dans leur regard fugitif,
nous, les oublieux, les aveugles.

Ils passent et ils nous pensent.

Les morts que nous avons oubliés,
les engagements que nous avons pris et les promesses,
les idées que nous avons aimées,
les révolutions que nous avons faites,
les sacrements que nous avons niés,
tout cela est revenu avec eux.
Où que tu regardes dans les rues
ou les avenues de l'Occident,
ils cheminent : cette procession sacrée
nous regarde et nous traverse.

Maintenant silence.
Que tout s'arrête.

Ils passent. » Niki Giannari,
Des spectres hantent l'Europe, Lettre de Idomeni

INTRODUCTION Quand suis-je ? Où suis-je ? Qui suis-je ?

« À présent, pour une fois encore,
tu ne peux te poser nulle part,
tu ne peux aller ni vers l'avant
ni vers l'arrière,

Tu te retrouves immobilisé. » (Des spectres hantent l'Europe : Lettre de Idomeni)

Je retrouve dans ces vers, issus du poème écrit par N. Giannari (2016), des images frappantes : celles d'une attente interminable, d'incertitudes incontestables et de repères indéfinissables. Les mêmes images qui me sont apparues lorsque j'ai commencé mon stage au sein du Centre d'Hébergement d'Urgence Migrants (CHUM) à Ivry-sur-Seine. J'ai eu la possibilité de réaliser ce stage expérimental très enrichissant grâce au heureux hasard qui m'a conduit sur la route de cette ancienne membre de l'association Psychomotricité Sans Frontière, association étudiante dont j'ai fait partie pendant deux ans. Les questions de la psychomotricité élargies à des contextes particuliers que peuvent représenter la précarité, la migration ou les psychopathologies, ont toujours eu chez moi un écho différent dans ce que j'ai pu étudier durant ces trois années. Tout d'abord parce qu'elles touchent particulièrement ma sensibilité et ensuite parce que la notion de particularité et celle de la marginalité engagent la question du point de vue. Être en marge par rapport à qui, par rapport à quoi ? Plus généralement, la marge vient délimiter un espace singulier, propre à chacun. Elle situe un passage souvent chaotique où les choses se réorganisent chez le sujet tout entier : l'espace du transitionnel. Une transition est marquée par la rupture d'un équilibre, ce qu'on pourrait appeler globalement une crise. Et chaque crise, qu'elle soit individuelle ou collective, amène à des remaniements psychocorporels, volontaires ou inconscients. J'évoque les crises collectives en référence à la crise sanitaire que nous traversons : ses retentissements sont énormes de tous les points de vue, et son étendue dans le temps repousse les limites de l'individu. Elle m'a permis, en tant que privilégiée et pour le moment hors d'atteinte des impacts des différentes crises sociales, économiques, écologiques, politiques et migratoires qui affluent parallèlement, de ressentir et de prendre conscience des réorganisations internes qui peuvent survenir après des événements vécus par le sujet comme bouleversants.

C'est pour toutes ces raisons que j'ai choisi un stage ayant trait à l'accompagnement des migrants. La crise migratoire est sans doute le produit d'une multitude de facteurs causés par toutes les crises confondues. J'ai eu la chance de pouvoir oeuvrer dans le dernier centre d'accueil encore dénommé sous l'appellation de CHUM. Aujourd'hui, pour des raisons politiques et économiques, les principales structures d'accueil et d'accompagnement des migrants se trouvent être des Centres d'Accueil et d'Examen de la Situation (CAES) ou des Centres d'Accueil de Demandeurs d'Asile (CADA). Le CHUM d'Ivry diffère principalement dans la prise en charge des accueillis, qui se veut globale. Le lieu est organisé sur des pilotis permettant un meilleur agencement des chambres sur deux étages, réparties sur six rues au total. À chaque rue est associée une yourte dédiée à la distribution des repas et faisant office lieu de vie commune. Au sein de cette structure qui se veut contenant comme un véritable lieu de vie, interviennent différents acteurs. Emmaüs Solidarité, gestionnaire du centre, accompagne chaque hébergé dans toutes ses procédures administratives, et lui assure « le gîte et le couvert ». Emmaüs est également responsable de l'animation du centre, et propose avec l'aide de nombreux bénévoles différentes activités pour tous les âges. L'accès aux soins est possible grâce à l'intervention du Samu Social qui agit au sein du pôle Santé, structure permanente sur place. Le CHUM accueille en priorité les parents et les enfants de moins de dix-huit ans ainsi que les personnes nécessitant un suivi médical particulier (handicap, pathologie chronique, sénescence...). Prioriser les vies humaines relève de capacités qui ne sont pas les miennes et qui ne sont pas le sujet ici. La présence d'un pôle Santé, où viennent travailler des infirmières, des psychologues, des pédiatres et des kinésithérapeutes est rare sur les structures d'accueil. Pourtant, cet accès aux soins paraît essentiel pour cette population qui en a tant besoin. Enfin, l'Éducation Nationale est également présente sur le centre en enseignant dans l'école du CHUM, composée de quatre classes où les enfants de plus de six ans sont répartis en fonction de leur niveau. Des cours d'aides au devoir sont également proposés. Enseigner à des élèves qui n'ont pas tous les mêmes centres d'intérêts, les mêmes façons d'apprendre, les mêmes capacités cognitives relève déjà du défi. Mais enseigner à des enfants qui ne parlent pas la même langue, souvent avec des cultures diamétralement opposées, et qui parfois ne connaissent même pas le principe de l'école est un défi d'une autre envergure. J'ai beaucoup admiré la

pédagogie des professeurs lors de mes observations dans les classes du CHUM. Il y a peu d'endroits aussi explicites que là-bas pour comprendre toute la dynamique du langage *infra-verbal*, le langage du corps et de l'intention.

Les premiers jours de stage, j'ai donc pris le temps avec ma co-stagiaire d'observer l'organisation de la vie au centre et de rencontrer les différents professionnels et hébergés. Le principe d'un stage expérimental est d'intervenir en binôme sur une structure où l'intérêt de la psychomotricité est pressentie sans être tout à fait pensée, afin de réfléchir et potentiellement faire des propositions quant à son éventuelle mise en oeuvre dans le futur. Plusieurs professionnels connaissaient déjà bien notre discipline et ont donc été de précieux atouts ouverts à la réflexion et au partage. En tant qu'étudiante en psychomotricité, je me suis beaucoup questionnée sur la question du corps chez les migrants. Je différencie les migrants des immigrés dans le sens où ils sont, par définition, encore en mouvement, « en train de ». Il me semble qu'un immigré est un immigré à partir du moment où il peut attester qu'il est arrivé, où il peut enfin vivre un certain présent, plus ou moins difficile certes, mais dans un cadre spatio-temporel plus ou moins abouti et stabilisé. Or, les personnes que j'ai rencontrées au sein du CHUM ne sont pas arrivées. Puis-je même dire qu'elles sont quelque part ? Physiquement et biologiquement oui, puisque toute matière se dispose dans un espace et un temps précis. Mais dans l'évolution individuelle de l'identité, où se situe une personne qui ne sait pas où elle va, qui ne peut pas aller où elle veut ? Comment la subjectivité peut-elle se construire ou se réorganiser dans un climat d'exclusion ? Exclusion au sens physique cette fois, car les plus gros centres accueillant les migrants se trouvent eux-mêmes en marge du centre-ville, mais aussi psychologique avec encore et toujours cette figure de l'étranger et de la différence qui est martelée dans beaucoup de sujets d'actualité. Les parcours migratoires peuvent être, en plus d'épreuves au péril de la vie, des cheminements traumatiques pouvant aboutir à la désorganisation de la subjectivité puisqu'ils assignent trop souvent les personnes à une position objectalisée.

Je tiens tout de même à apporter quelques précisions : en aucun cas je ne souhaite exprimer une généralité de faits, ou encore moins réduire une personne à son parcours migratoire. Tout d'abord parce qu'on ne peut pas parler d'un seul et

unique parcours migratoire. Chaque parcours est singulier, et vécu différemment par chaque individu. Je reste bien consciente que chaque personne migrante est empreinte de la vie qu'elle a eu avant de quitter son pays et possède un fonctionnement psychocorporel et des sensibilités qui lui sont propres. De même qu'on ne réduit jamais une personne à une seule partie de sa vie, qu'il faut la prendre en compte dans sa globalité car chaque événement s'ancre d'une manière ou d'une autre dans le corps, venant façonner un peu plus les représentations corporelles et plus largement la représentation de soi. Je souhaite ici aborder la question des espaces transitionnels que représentent les parcours migratoires, notamment lorsqu'ils sont accompagnés d'incertitudes et d'insécurité sur un long terme qui n'était pas déterminé au départ. Lorsqu'on part mais qu'on n'arrive pas. Évoquer ces moments charnières et leurs retentissements psychocorporels.

Concrètement, qu'est-ce qu'un parcours migratoire?

J'ai rencontré beaucoup d'enfants comme d'adultes qui paraissaient perdus, comme à côté d'eux-mêmes, dont on pouvait penser qu'ils cherchaient désespérément un moyen de se raccrocher à une réalité, ou du moins un semblant de certitude, sans pour autant y croire encore. De la même façon que ceux-là s'effaçaient, d'autres faisaient preuve d'un élan de vie incroyable, presque surnaturel, comme si tout rebondissait machinalement sur la solide carapace qu'ils s'étaient forgée. Ayant été témoin d'histoires et d'expériences de vie pendant neuf mois lors de mon stage, il a fallu que je marque des temps d'arrêt et que je prenne du recul pour démêler certaines interprétations hâtives de traits de culture qui n'étaient pas la mienne. Les grandes notions de la psychomotricité, le tonus, l'espace, le temps, les représentations corporelles, sont les composantes maillées de l'organisation psychomotrice d'une personne et déterminent ses capacités à entrer en relation avec lui-même, les autres et son environnement. Indépendamment du fait que chaque culture est amenée à modifier certains versants de ces définitions, j'en viens quand même à ouvrir le dialogue sur les manières dont elles peuvent être modifiées ou construites autrement, ce qui expliquerait certains comportements. J'ai observé certaines similitudes en terme d'organisations et de désorganisations psychomotrices chez les hébergés. Désorganisations chez les adultes et les adolescents déjà construits qui doivent faire face à une déstructuration des repères :

le temps qui paraît très long dans l'espace très petit qu'est la chambre dans laquelle ils logent, l'errance, l'exclusion, la mise à distance du corps. Organisation chez les enfants, qui sont des petits êtres dont la dynamique développementale appelle en étayage une certaine stabilité des repères temporo-spatiaux quotidiens et l'équilibre des positions intersubjectives dans les relations humaines.

Tout au long de mon stage, j'ai été amenée à penser aux différentes possibilités d'accompagner ces personnes grâce à la psychomotricité. Dans ce contexte particulier, que peut-il être mis en place ? Les réflexions qui ont germé peu à peu m'ont permise d'élaborer plusieurs projets avec mon binôme. Ce que nous avons mis en place est bien évidemment loin d'être exhaustif. Mais la psychomotricité regorge de ressources si elles sont bien exploitées et je crois sincèrement qu'elle est un atout majeur dans l'accompagnement des demandeurs d'asile, d'abord pour essayer de les comprendre, et ensuite pour les accompagner.

L'espace, le temps et les représentations corporelles me semblent les fonctions psychomotrices les plus précarisées chez les personnes que j'ai rencontrées au CHUM, d'autant plus qu'elles structurent l'Homme en tant qu'individu. Du fait, je me suis questionnée sur la manière dont les parcours migratoires amènent à des distorsions temporo-spatiales et à des modifications des représentations corporelles ? Comment entraînent-ils des défaillances dans les limites du corps et dans les limites spatio-temporelles ? Quels sont les retentissements psychocorporels de l'insécurité et de l'imprévisibilité ? Et sont-ils responsables du désinvestissement corporel et de la désorganisation de la subjectivité ? Finalement, quels peuvent être les impacts des parcours migratoires dans la construction et/ou déconstruction identitaire ? Pour répondre à ces questions, je commencerai par réfléchir sur les définitions, aussi bien concrètes qu'abstraites, d'un parcours migratoire. Dans un deuxième temps, je proposerai une lecture psychomotrice de situations cliniques vécues et développerai les altérations des fonctions psychomotrices essentielles citées précédemment : les fonctions temporo-spatiales en premier lieu, puis les représentations corporelles. Enfin, je questionnerai l'impact sur la construction identitaire au regard des processus de subjectivation / intersubjectivation, et présenterai des perspectives possibles d'accompagnement en psychomotricité.

I. DU PARCOURS MIGRATOIRE À L'EXIL

« Comment part une personne ?

Pourquoi part-elle ? Vers où ?

Avec un désir

que rien ne peut vaincre

ni l'exil, ni l'enfermement, ni la mort. » (Des spectres hantent l'Europe : Lettre de Idomeni)

Ces vers illustrent précisément le sujet que j'ai envie d'aborder dans cette partie : celui des parcours migratoires. Qu'est-ce qu'un parcours migratoire ? Dans quelles conditions devient-il une souffrance ? Qu'est-ce qui va être ébranlé dans le corps ? De cette manière, je vais poser le contexte de ce mémoire afin d'apporter un éclairage sur la situation des personnes que j'ai rencontrées lors de mon stage.

1. La migration

1a. Un phénomène exposé

Selon M.R. Moro, la migration est un « *évènement sociologique qui s'inscrit dans un contexte politique et historique* » (2010, p.23). En Europe, les principaux flux migratoires proviennent du Moyen-Orient, de la corne d'Afrique et d'Afrique occidentale. Aujourd'hui, le phénomène de migration est bien connu du grand public, notamment à travers les médias qui relayent sans cesse des images choquantes qui poussent à l'indignation. Elles représentent pour la plupart des traversées dramatiques de la Méditerranée, des camps d'accueil bondés, des enfants abandonnés : le chaos. En effet, ce qui importe n'est pas tant de montrer l'arrivée des migrants « en règle », qui arrivent avec un peu d'argent et de quoi prendre un nouveau départ, bien qu'ils soient confrontés de toutes évidence à d'autres problématiques tout aussi compliquées.¹ Ceux qui nous intéressent arrivent

¹ Beaucoup d'immigrés devront faire face à des difficultés sociales et à des différences culturelles comme la discrimination, le racisme, l'excision sociale, l'échec scolaire. Pour les générations d'après, c'est toute la difficulté de la transculturalité dont parle Marie Rose Moro dans son ouvrage Nos enfants demain (2010).

clandestinement, souvent après avoir risqué leur vie dans des conditions très éloignées de notre réalité. (E. Dubuis, 2018). Ce sont eux qui font la une de l'actualité et que les organisations spécialisées mettent en avant. Ceci pour tenter d'accélérer les procédures d'acceptation des réfugiés et de débloquer des fonds pour proposer un meilleur accueil et une meilleure orientation².

1b. Le début de la souffrance

Depuis les années 2000 les acceptations des demandes d'asile ont drastiquement diminuées. L'Europe est passée de 85% d'acceptation dans les années 1990 à 15% aujourd'hui (M. Agier, 2011). Mais le problème reste le même. Les migrants ne peuvent pas retourner chez eux, c'est bien la raison pour laquelle ils ont entrepris le périple qui les a menés jusqu'aux portes européennes.

« La fin de l'asile est le mur brutal auquel se heurtent maintenant tous ceux qui, ayant connu des persécutions, menaces, guerres larvées, violences diffuses ou ciblées (régionales, sexuées, ethniques, politiques, etc.) auraient, aux yeux de la convention de Genève de 1951³, toute légitimité à demander et obtenir l'asile » (M. Agier, 2011, p.41). La non-reconnaissance des droits, du moins les difficultés à faire valoir ces droits sont une première atteinte à la dignité des demandeurs d'asile.

1c. L'attente

Au sein du CHUM d'Ivry, j'ai beaucoup ressenti de la part des hébergés l'incompréhension de la lenteur des procédures, surtout de la part de ceux qui sont venus pour des motifs de soins. Je me rappelle de la mère de la famille Ahmed, venue seule avec ses six enfants depuis le Soudan dans l'espoir de pouvoir guérir ceux qui étaient malades. Trois d'entre eux sont vraisemblablement atteints d'une

² C'est dans ce sens où la migration relève d'un défi politique et économique. Selon Y.N. Harari, un virulent débat oppose les immigrationnistes, défendant l'ouverture maximale des frontières, et les anti-immigrationnistes, prônant leur fermeture ou leur contrôle très strict pour ne pas « surcharger le projet européen d'espérances impossibles ». (21 leçons pour le XXI^e siècle, 2018).

³La Convention de Genève de 1951 relative au statut des réfugiés et des apatrides énonce les droits des personnes déracinées ainsi que les obligations juridiques des États pour assurer leur protection. Elle donne une définition du réfugié, qui met en oeuvre un droit humain, selon Michel Agier, qui est le droit à l'asile (Définir le réfugié, 2017).

maladie dégénérative rare. Pour des raisons administratives, la famille est présente depuis deux ans dans le Centre, alors que la durée moyenne de passage s'élève à trois mois. Je ne peux que comprendre cette maman qui se plaint régulièrement de manière très vive et très désagréable au pôle Santé que les suivis médicaux n'avancent pas. Effectivement, le temps est long avant d'obtenir la Couverture Maladie Universelle⁴ et des consultations avec des médecins spécialisés dont les prises de rendez-vous sont saturées. Pour moi, c'est justement parce que ce n'est du ressort de personne que le sentiment d'impuissance qui envahit cette maman se transforme en colère. La colère reste une émotion qui lui est propre et qui la place un tant soit peu dans une position d'acteur, autrement dit dans l'illusion de pouvoir orienter la situation, à défaut de la maîtriser. De la même manière, j'ai assisté à la lassitude des parents de Mimi, famille Bidoune⁵ arrivant du Koweït. Mimi est une jeune femme de 30 ans, probablement atteinte d'une maladie dégénérative non diagnostiquée qui semble toucher les muscles. Arrivés dans le Centre depuis plusieurs mois, ils réclament des rendez-vous avec des médecins spécialistes qui pourront aider leur fille. Prendre le temps d'expliquer les parcours de soins et les différents processus administratifs qui permettent d'accéder à des suivis et des accompagnements est primordial.

1d. Être immobilisé

Mais d'une certaine manière, c'est une confrontation impossible entre des intérêts personnels et l'organisation logique d'une administration qui doit gérer des centaines d'autres demandes, toutes aussi légitimes. Pourtant, quand on a tout quitté et tout risqué dans le seul but de venir guérir quelqu'un qui nous est cher, devoir patienter suscite des incompréhensions. « *Patienter, donc souffrir* », commentaient G. Didi-Huberman et N. Giannari (2017, p.65). Le jour où Mimi s'est évanouie dans leur rue, ses parents ont débarqué au pôle Santé dans une colère sans nom, expliquant qu'ils voyaient mourir leur fille sous leurs yeux sans avoir la moindre

⁴La CMU (maintenant appelée Protection Universelle Maladie), est une protection sociale française qui permet un accès à des soins et aux remboursements des frais médicaux. Elle est accessible à chaque personne résidant en France (dans la mesure où ils ne sont pas éligibles à d'autres régimes obligatoires.) Il faut attendre 3 mois de démarches administratives, ce qui peut paraître excessivement long dans un contexte d'attente.

⁵Principalement au Koweït, un Bidoune désigne une personne sans nationalité (dans le monde arabe). La plupart sont des bédouins, nom donné au nomades du monde arabe.

possibilité de réagir. Se sentir incapable et devoir se résigner sont des émotions fortes, et « *l'image du corps est la synthèse vivante de nos expériences émotionnelles* » (P. Scialom, 2015, p.226). Pour ce père de famille, membre de la résistance au Koweït, individu engagé donc, c'est presque devoir renier sa propre personnalité, ce qui viendrait alors s'inscrire profondément dans le corps et dans son image. À cela vient s'ajouter de devoir s'adapter à un espace et une temporalité inscrits dans une culture qui n'est pas la sienne.

Dans ce vaste temps de l'attente et des incertitudes, seul le désir reste un repère figé. Ce désir, dont parle N. Giannari dans son poème, n'est autre que celui d'avancer, ce que j'interprète par conséquent comme celui de vivre. Pour avancer, aller de l'avant, il faut être en mesure de se déplacer. Mais une fois arrivé en Europe, le rythme du trajet ralentit. Il faut attendre, et H. Arendt pose les mots justes sur cette situation : « *Ce qu'ils perdent, ce n'est pas le droit à la liberté, mais le droit d'agir* ». (1951, p.98). C'est cette inaction qui devient insupportable.

2. L'exil

2a. Un départ

Chaque personne a des raisons différentes pour lesquelles elle décide de migrer. Que ce soit pour des motifs politiques, des raisons économiques ou écologiques, une volonté de liberté individuelle ou d'aventure, la migration est un acte humain, complexe, et courageux, qui va changer la vie de l'individu. De la même façon, il existe plusieurs types de voyage. Qu'il se fasse seul ou accompagné, forcé ou plein d'espoir, d'un continent à l'autre ou bien entre deux villages, il reste un acte qui va venir modifier tout le fonctionnement psychique de l'individu en même temps qu'il modifie son environnement. (M.R. Moro, 2010).

2b. Un parcours migratoire

Les parcours migratoires sont des processus englobant l'avant, le pendant et l'après. L'avant représente les raisons, toutes les réflexions qui ont traversées l'individu, ou alors simplement la pulsion qui l'a mené au départ. C'est aussi le commencement du voyage, les conditions psychologiques et corporelles qui imprègnent le sujet. Le pendant correspond à tout l'entre-deux qui situe le début et la fin du voyage, ce qui pourrait le plus s'apparenter à un parcours, dans le sens où c'est la distance parcourue entre deux points. Enfin, il y a l'après. L'après peut s'entendre de deux façons. La première commence à partir de l'arrivée en tant que telle, d'un point de vue géographique. La deuxième, et c'est celle que je souhaite associer ici à la notion d' « après », définit ce moment précis où l'individu est libéré de ce poids de l'apatridie. L'état lui donne enfin le droit de rester, de s'installer : il est « régularisé » officiellement. L'après concerne alors « l'atterrissage », la

Samuel est arrivé avec sa maman Grace. Ils viennent de Côte d'Ivoire et sont passés par le Maroc et l'Espagne. Grace est parti rejoindre son mari, qui n'avait jamais vu Samuel et qui s'était installé en France depuis trois ans. L'infirmière qui les a accueillis la première fois au pôle Santé nous a fait part de la traversée en bateau particulièrement traumatique que cette maman et son fils avaient vécue. Pendant que Grace racontait son histoire, elle évoquait ce passage en bateau pneumatique au cours duquel ils avaient beaucoup prié avec Samuel. Ce dernier jouait dans un coin de la salle mais en entendant ces mots, il s'est arrêté net pour venir interrompre le discours de sa mère et lui dire « Plus prier maman, plus prier ».

décompression, la baisse de tension après un effort qui nous a demandé beaucoup d'énergie. C'est le moment où le sujet se retrouve face à lui-même, la re-connexion avec ce corps souvent mis en veille. Pour illustrer ce propos, je pense notamment à ce récit de témoignages que j'ai lu, Premiers jours en France, paru en 2005. F. Haroud y interroge ceux de son entourage, proche ou quotidien, qui ont eu un premier jour en France autre que celui de leur naissance. Lui-même immigré, il souhaitait incarner ce moment charnière qu'est un premier jour. En lisant cet ouvrage, j'ai pris conscience de la diversité des parcours migratoires, et cela m'a

rappelé qu'il n'existe pas que des tragiques chemins clandestins, autant que « *l'exil n'équivaut pas tout le temps à la souffrance* » (2011, p.29).

J'ai également appréhendé cette notion d' « après » en découvrant le témoignage de Mosso, enfant roumain vivant dans une caravane avec sa mère et ses six frères et soeurs. Ils attendaient de passer en Commission de recours des demandeurs d'asile⁶. Dans l'ouvrage de F. Haroud, cette famille est la seule qui n'a pas pu s'exprimer sur son premier jour.

« Les souvenirs de leur premier jour étaient rares. Dans les récits, ils mêlaient en bloc quatre années de leur vie. Comme si du premier jour à notre entretien c'était le même jour qui se répétait. [...] Un premier jour, ça se raconte quand on sait qu'il y a une vie après. Les gens que je venais de rencontrer n'avaient pas encore été déposés par la vague de leur destin. » (2005, p.147). C'est de cette façon que j'émetts l'hypothèse de l' « après », ce temps dédié à la prise de conscience.

2c. La désillusion

Je viens alors à me demander à quel moment le parcours migratoire devient la désillusion qui amorce un réel repli sur soi, comme un effacement de sa propre personne. Je voudrais raconter l'histoire d'une famille que nous avons rencontrée au CHUM, et avec qui nous avons partagé beaucoup pendant quelques mois, avant leur transfert dans une ville plus au sud.

Samuel est un petit garçon qui n'a pas encore complètement accès au langage, il s'exprime avec beaucoup de gestes et de cris. Je comprends de cette intervention comme une volonté de ne pas revivre ce moment complètement traumatisant, à un âge où la représentation et la symbolisation émergent tout juste. Samuel n'ayant pas encore accès au langage, je pense qu'il doit trouver d'autres moyens pour se représenter concrètement ce qu'il a vécu, à défaut de pouvoir mettre en mots. D'autant plus que Grace nous a confié plus tard qu'elle n'avait jamais pu prendre le temps d'expliquer à son fils le départ, le voyage, les retrouvailles avec son père.

⁶ Quand la demande d'asile a été rejetée par l'OFPPRA (établissement public administratif qui recueille les récits de parcours migratoires pour étudier la demande d'asile), il est possible de former un recours devant la CNDA (Cour Nationale du Droit d'Asile), durant lequel il est possible de rester en France.

Grace de son côté se dit « débordée » par la situation. Elle a beaucoup de mal à s'occuper de son fils et en même temps gérer ses problèmes personnels — son mari reste très absent bien qu'elle ait fait le trajet pour lui et les procédures administratives restent très longues. Elle témoigne de la désillusion depuis son arrivée à Paris, après un voyage nourri par beaucoup d'espérances et d'idéaux.

2d. Un espace de transition

C'est dans cet espace de non-mouvement, quand une personne se retrouve enfermée dans une temporalité qu'elle ne peut maîtriser, que le parcours migratoire devient un exil sans issue. M. Agier développe à juste titre : « *alors le voyage lui-même, qui ne trouve pas son lieu d'arrivée, devient le hors-lieu où commence l'exil* » (2011, p.21). C'est en lisant son ouvrage que j'ai vraiment compris cette notion d'exil, de parcours migratoire sans fin. L'exil dans le sens où je l'entends ne concerne ni le voyage, ni les raisons du départ, il concerne cet instant où l'individu se retrouve bloqué dans un moment qu'il imaginait transitoire.

M. Agier (2011) compare le parcours migratoire en tant qu'exil à un couloir. Un couloir est un lieu de transition entre deux points. L'exil serait donc un phénomène transitoire car c'est le hors-lieu qui permet de relier le départ d'une arrivée, même si l'arrivée n'est pas encore certaine. Mais l'exil serait également un phénomène transitionnel car des remaniements psychocorporels ont lieu sans qu'ils soient forcément conscientisés par le sujet. J.B. Pontalis en parle dans la préface de Jeu et réalité, en évoquant la « notion de blanc », autrement dit de non-vécu. Bien qu'il se soit passé quelque chose, ces expériences corporelles restent en quelques sortes bloquées dans cet espace de transition : « *quelque chose a eu lieu qui n'a pas de lieu* » (D.W. Winnicott, 1971, préface)

Le transitionnel est décrit par D.W. Winnicott comme une « *aire intermédiaire d'expériences* » (*ibid.*, p.9), un espace qui va jouer un rôle essentiel dans les processus de représentation et de symbolisation de l'enfant. et qui va permettre un premier décollement la figure maternelle, un premier mouvement de l'enfant vers

l'indépendance. Peut-être est-il possible d'établir un lien entre l'exil et l'espace transitionnel décrit par D.W. Winnicott ?

3. Les difficultés rencontrées

3a. Les traumatismes

Le parcours en soi génère parfois de multiples traumatismes. D'abord dans les épreuves du trajet en lui-même, dont j'ai saisi la réelle violence en écoutant certains récits de personnes que j'ai rencontrées, complétés plus tard par des témoignages que j'ai lus, notamment ceux issus de Les Naufragés, l'odyssée des migrants africains (E.Dubuis, 2018). Des traumatismes peuvent ensuite découler des sentiments d'exclusion répétés qui façonnent peu à peu des représentations faussées de soi-même et du monde environnant. Il faut alors revenir au contexte, aux difficultés pour les demandeurs d'asile d'obtenir un titre de séjour, et à ce placement machinal en marge de la vie réelle, pour essayer de comprendre cette sensation d'être vu comme un paria, un indésirable devant constamment dépendre de la générosité des autres (H. Arendt, 1993). Toutefois, l'objectif de l'arrivée peut parfois aider à supporter ces différents traumatismes : c'est souvent le but, la cible visée qui permet de passer outre les différents sacrifices — bien sûr, à des degrés différents.

3b. La perte des repères

L'exil pourrait s'apparenter à l'apparition d'un énorme brouillard au sommet d'une montagne. Le brouillard immobilise parce qu'il empêche la perception de ce qu'il y a autour. Il est si épais qu'il déstructure les repères spatio-temporaux du sujet : « Quelle heure est-il ? Où suis-je ? » Il plonge l'environnement dans le flou. L'espoir qu'il se dissipe afin de continuer son chemin est le seul désir qui demeure. Ce désir mais aussi ce qu'il reste du corps meurtri par le périple et par les blessures. Et pendant que le brouillard continue de flotter, c'est tout le sujet qui finit par s'oublier lui, dans l'attente, comme s'il oubliait cette constante fondamentale que chaque individu acquiert dans son enfance. Celle de « *la place occupée dans le monde, le*

rapport au temps et à la spatialité » (F. Giromini, 2015, p.208), celle qui fait que l'Homme a conscience d'être un « être en situation »

Il est possible d'observer certaines ambivalences lors des parcours migratoires qui contribuent à rompre la stabilité du sujet et de son environnement. Ces ambivalences sont en premier lieu intérieures, parce qu'il s'opère toujours un tiraillement entre l'abandon et la perte d'un univers qui a formé le sujet et la recherche d'un monde meilleur. Les pays d'accueil eux-mêmes oscillent entre la répression à l'extérieur et l'accueil à l'intérieur. Une opposition entre deux forces contraires s'exécute, celle de la mise à l'écart dehors et de la tenue sous contrôle dedans (M. Agier, 2011). Cette ambiguïté retranche l'individu qui se trouve au milieu, dans un espace vide d'entre-deux. M. Agier déclare : « *l'errance s'installe au lieu précis d'un voyage inachevé, l'exil, ce vide pâle sans porte vers l'arrivée* » (2011, p. 29). L'errance, illustration même de l'incertitude, est caractéristique de l'exil. La confusion est justement induite par un espace-temps lui-même alambiqué. « *La double fonction d'étayage — sensori-motrice et psychique* » (A.C. Galliano, C. Pavot et C. Potel, 2015, p.247) du temps et de l'espace semble justifier que les distorsions associées aux parcours migratoires modifient les perceptions de l'individu, et donc son identité.

3c. La culture du vide

En plus des distorsions spatio-temporelles, j'aimerais évoquer la question de la culture. D'après la définition du Larousse⁷, la culture est « *l'ensemble des phénomènes matériels et idéologiques qui caractérisent un groupe ethnique ou une nation, une civilisation, par opposition à un autre groupe ou à une autre nation* ». C. Pavot et A.C. Galliano ajoutent que « *la culture d'un individu ne peut être résumée à son origine géographique : il faut y ajouter la dimension sociétale, familiale, et le vécu personnel de l'individu qui la font évoluer au gré de son parcours* » (2015, p. 260). La culture est donc ce qui nous permet d'Être et de Faire. Mais dans l'espace-temps suspendu de l'exil, Être et Faire sont des principes mis à rude épreuve. Qu'en est-il de la culture ? Si l'on se rattache à une autre définition donnée par G. Didi-

⁷ Éditions Larousse, (2021). Définition de « culture ». [en ligne.]

Huberman et N. Giannari, la culture désigne également d'un point de vue anthropologique, « *ce qui fait des êtres humains ces êtres capables, non seulement de parler, de travailler et d'inventer des outils, voire des oeuvres d'art, mais encore de vivre en société, de parler, de s'inventer, de s'imaginer les uns les autres* » (2017, p.61). J'entends ainsi l'expression des différentes possibilités créatives et introspectives que l'Homme peut développer. Les possibilités créatives, si l'on se rapporte à la « créativité » décrit par D.W. Winnicott, sont le « *faire qui dérive de l'être* » (1971, p.43). Peut-être puis-je alors évoquer la culture du vide, dans le sens où l'exil correspondrait à ce couloir complètement nu d'expériences corporelles perceptibles et interprétables. Bien-sûr, la culture du vide n'est pas l'absence ou la disparition de la culture. L'individu reste marqué par la culture qui l'a construite, et c'est peut-être même la seule chose à laquelle il peut se rattacher en tant que personne pour se sentir sécurisée. Dans le contexte de la migration, la culture est certainement le dernier repère stable qui permet à la personne de se recentrer et de garder son identité. Pour ma part cependant, la culture du vide est constitutive de l'exil, car elle illustre ce principe de non-vécu et d'espace transitionnel.

4. Les enfants du parcours migratoire

4a. Une période particulière

Si toutes ces réflexions illustrent des remaniements qui ont lieu principalement chez l'adulte déjà construit, je voudrais aussi porter un regard sur la question des enfants. « *Ils savent, souvent mieux que leurs parents, faire le mur, c'est-à-dire passer par-dessus les murs qu'on oppose à leur désir d'avancer dans la vie* » (G. Didi-Huberman et N. Giannari, 2017, p.86). Les enfants ont besoin, pour se construire en tant qu'individu, de développer un sentiment continu d'exister et d'accroître une bonne connaissance de leur corps (P. André, T. Bénavidès et F. Giromini, 2004). C'est par le contact avec les autres et les expériences de corps répétées que se développe la fonction instrumentale, processus par lequel l'organisme devient un moyen d'action sur le milieu. Or, « *la motricité et la sensorialité sont liées à une expérience émotionnelle produite par la relation à autrui* » (*Ibid.*, p.43). Un parcours migratoire peut prendre plusieurs années, et cela

sans même qu'il devienne un exil comme je l'ai évoqué précédemment. Le principe de répétition, les expériences sensori-motrices et les relations s'en retrouvent indéniablement altérés.

4b. Des difficultés pour être sécurisée

Kingsley et son frère sont nés en Libye, pendant le parcours migratoire de leurs parents depuis le Nigéria. La Libye est un passage particulièrement dangereux pour les Africains noirs car le racisme y est très ancré. Beaucoup passent par des prisons illégales et subissent toutes formes de violences, morales et physiques. Leur papa vient régulièrement au pôle santé du Centre pour soigner une blessure à la main qui date de plusieurs années, lorsqu'il était en Libye. En réunion de situation, nous apprenons que cet homme a été torturé de manière inimaginable. Quand j'entends que ces petits garçons sont certainement nés dans ce climat terrifiant, je m'interroge beaucoup quant à leurs premières interactions et à leurs premières expériences.

Un bébé se construit sur la base du dialogue tonico-émotionnel⁸ mais il doit être très compliqué pour des parents de ne pas véhiculer leurs tensions et leurs douleurs dans ces conditions. En effet, pour les parents, les référentiels culturels changent, les repères aussi, eux qui doivent transmettre à leurs enfants leur propres représentations du monde. Dans un contexte sécurisé, les parents peuvent disposer d'une vision stable de leur environnement. Mais dans le cadre d'un parcours migratoire bouleversant, il est évident que ces mêmes parents ne perçoivent plus le monde extérieur de manière sécurisée. Ces réalités peuvent alors aboutir à des représentations « morcelées », avec le risque d'engendrer chez leurs enfants des sentiments d'angoisse et d'insécurité (M.R. Moro et T. Nathan, 1989). Kingsley et son frère ont respectivement sept et huit ans, et sont arrivés en France il y a quelques mois seulement. Ils ont passé quelques années en Italie, « *des années horribles* » nous a témoigné leur maman quand nous évoquions avec elle la scolarisation de Kingsley dans ce pays. Elle ajoute en anglais « *Nous n'étions pas considérés comme des humains* ».

⁸ Le dialogue tonico-émotionnel est une communication infra-verbale qui passe par le corps et le tonus des muscles. C'est le premier moyen de communication entre le bébé et sa mère.

4c. Hypothèses pour le cas de Kingsley

Ce qui est très signifiant, c'est la propension de Kingsley à s'identifier sans cesse aux super-héros qu'il a dû découvrir en regardant les écrans, malheureusement principale source de divertissement dans les structures d'accueil. Superman, Spiderman, ou Flash étaient pour lui la représentation de la force, de la résistance. Kingsley ne respectait aucune règle, il était souvent violent avec les enfants et tyrannique. Je me souviens l'avoir vu avec un petit garçon, devenu son acolyte au Centre, à qui il donnait des ordres en criant pour que ce dernier le suive et l'écoute. La force semblait être le seul outil qui lui permettait de s'imposer au monde, d'où pour moi, cette fascination pour les super-héros. Lors d'une séance d'accompagnement, nous avons reconstitué un costume de super-héros grandeur nature sur des feuilles de papier scotchées entre-elles. Il a souhaité pouvoir « l'enfiler » en fin de séance, à savoir accrocher les feuilles sur son corps. Pendant que je l'aidais à attacher les feuilles à ses vêtements et qu'il commençait à trouver le temps long, je lui dis en anglais « *C'est dur de devenir un super-héros* ». Ce à quoi il répondit un triste « *Je sais...* » en baissant la tête. Je mesure aujourd'hui que j'ai interprété ce ton et ce changement d'attitude comme un écho de son propre vécu auquel il a été renvoyé par ma réflexion, peut-être jusqu'aux douleurs qu'a subit son père quand il était encore tout nourrisson. Car je pense avoir émis plus ou moins consciemment que cette figure du super-héros tout-puissant, qui peut vaincre les souffrances, peut aussi représenter la figure de son père. Pour autant, c'est une hypothèse difficile à confirmer, car nous n'avons pas eu plus d'informations sur ce qui a été raconté à Kingsley de l'histoire et du parcours de sa famille. Concernant les différentes activités que j'ai pu lui proposer, j'ai observé beaucoup d'instabilité, c'était compliqué pour lui de focaliser son attention. Selon H. Wallon, (1941) c'est vers six ou sept ans que l'attention se développe, ce qu'il appelle « l'autodiscipline mentale » et qui marque le stade catégoriel.⁹ Il semblerait que Kingsley ne soit pas encore à ce niveau de développement, mais cela ne signifie pas qu'il soit en retard car il n'a que

⁹D'après l'étude du processus du développement de l'enfant selon Henri Wallon, le stade catégoriel (environ 6-11ans) est le stade à prédominance intellectuelle, à laquelle est subordonnée l'évolution affective de la personne. Il y a prépondérance de l'activité de conquête (actions) et de connaissances (curiosité) du monde extérieur objectif. Le signe annonciateur de ce stade est le développement de l'attention.

sept ans. Dans tous les cas, je pense que Kingsley n'a visiblement pas acquis suffisamment de sécurité interne pour s'autoriser à approfondir ses vécus corporels.

5. Conclusion

La migration est un processus dynamique entraînant des modifications au sein de l'individu, que ce soit dans sa désorganisation ou dans son organisation. Le parcours migratoire devient exil dès lors qu'il ne trouve pas de fin. Il faut mettre en évidence qu'il est un espace de transition. Comme l'indiquait M. Agier, « *c'est aux frontières que se jouent la transformation des mondes sociaux et des identités.* » (2011, p.58). En tant qu'étudiante en psychomotricité, je voudrais à présent m'intéresser aux frontières. Les frontières du temps, de l'espace, du corps, sont des éléments fondamentaux de la construction identitaire dont l'Homme a besoin pour se sentir exister en tant que personne. Dans la partie suivante, j'aimerais montrer comment temps et espace sont particulièrement transformés, que ce soit de par leur lien direct avec la culture ou avec l'état émotionnel du sujet.

II. L'ESPACE ET LE TEMPS : DÉFAILLANCES

« Le jour où la frontière s'est fermée, Walter Benjamin s'est donné la mort.

S'il arrivait un jour avant ou un jour après ?

Car personne n'arrive à la frontière un jour avant ou un jour après.

On arrive dans le Maintenant. » (Des spectres hantent l'Europe : Lettre de Idomeni)

Walter Benjamin est le héros tragique qui témoigne de la complexité des parcours migratoires sans issue. Cet écrivain et philosophe allemand d'origine juive est contraint à l'exil suite à la montée du nazisme dans son pays dans les années 1930. En 1940, après sept années d'errance, plusieurs tentatives pour rejoindre les États-Unis ou obtenir la naturalisation en France, il décide de rejoindre l'Espagne. À peine après avoir franchi la frontière franco-espagnole dans les Pyrénées, il apprend par les autorités locales la mise en place d'une directive indiquant de reconduire tous les apatrides en France. Dans cette fuite effrénée, c'en est trop pour Walter Benjamin, qui se donne la mort dans le village de Portbou. Le détail le plus abject reste que cette directive gouvernementale a été supprimée quelques jours après, ouvrant des dialogues sur la question d'une humanité ou non dans l'ouverture et la fermeture des frontières. Ce que j'en retiens, c'est surtout le désespoir qui a mené Walter Benjamin au passage à l'acte. Toutes ces années d'errance l'ont conduit à ce triste sort.

1. L'errance

1a. Définitions

Errer, selon le Larousse¹⁰, possède plusieurs définitions : « *être égaré et aller sans direction précise en cherchant son chemin* » et « *aller sans direction précise, ou se manifester de façon fugitive, imprécise* ». Elles attestent de cette notion de

¹⁰ Éditions Larousse, (2021). Définition de « errer ». [en ligne.] Disponible sur : < <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/errer/30845> > [Consulté le 10 avril 2021]

confusion qui est retrouvée dans l'errance. Je retrouve également cette idée de déplacement perpétuel, dénué d'objectif précis. C. Moreau de Bellaing et J. Guillou apportent une définition claire de l'errance, qui serait un « *déplacement indéfini ou provisoire dans un temps plus ou moins continu, sur un ou plusieurs territoires* » (1995, p.12). Si ce terme identifie principalement les différents périple de la précarité, des sans-abris et des migrants, c'est parce qu'il rend compte d'une certaine exclusion sociale et de la présence d'une rupture avec le « *fil conducteur de la vie*¹¹. » Comme le précisait C. Bolzman dans son article au sein de Pensées plurielles, il est possible d'observer dans le phénomène d'errance « *une perspective de subsistance à court terme, plutôt que [...] la recherche des solutions à long terme* » (2014, p.44). L'incapacité à se projeter dans le temps est induite par cette difficulté d'être réellement dans le présent. Tout est flou parce qu'il n'y a justement pas de réalité concrète. L'espace n'est pas défini, dans le sens où il n'y a pas d'arrivée prévue pour ce mouvement si bien qu'il continue, presque indéfiniment. Cette notion d'infini ramène au concept de temps, lui-aussi déstructuré. Le temps et l'espace sont des repères qui organisent le corps dans la réalité de son vécu sensoriel et cognitif (P. Gonzales, 2019). Lorsque ces repères ne sont plus fiables, la réalité peut donc apparaître différemment, et se déconnecter du reste du monde.

1b. Emmanuel

Je pense par exemple à Emmanuel, ce petit garçon de quatre ans. Emmanuel est très timide, il acquiesce sans cesse en hochant la tête à tout ce qu'on lui dit ; il parle très peu. Toujours en hypervigilance qu'il vive une situation d'excitation manifeste ou de calme apparent, il semble sur ses gardes. Nous le voyions régulièrement dans le cadre d'un groupe d'éveil psychomoteur avec d'autres enfants. Un jour, en allant le chercher, je l'ai retrouvé au milieu d'une rue du centre, seul. Je lui demande s'il va bien, et lui propose d'aller en salle d'éveil pour jouer. Il me suit en silence, en regardant devant lui.

¹¹ Ce que j'appelle « fil conducteur de la vie » n'est autre que le fil qui permet de diriger sa vie dans une direction précise, vers un but. Ce but est simplement une attache temporelle, il peut changer à tout moment. Il est propre à chaque individu.

Parfois, Emmanuel me fait penser à un fantôme : comme s'il reflétait son « intérieur », comme un vide. Il regarde fréquemment les autres enfants jouer, sans interagir particulièrement avec eux. Il a cette position toujours située en périphérie, excentrée, à côté, en dehors. Même si d'autres problématiques non-négligeables que connaît Emmanuel seraient susceptibles d'expliquer certaines réactions, son comportement traduit pour moi l'errance dans son idée d'action dénuée de sens. C'est comme si Emmanuel n'avait aucun repère dans l'espace et dans le temps, qu'il était perdu, sans avoir conscience d'être figé au milieu d'une rue, sans projet, sans but à atteindre : un déplacement sans objectif. On l'a retrouvé quelques fois sous la pluie sans manteau, impassible. Il arbore ce grand sourire crispé devant les enfants qui jouent dehors, comme pour entrer en relation avec eux, mais sans pourtant attirer leur attention. Et il peut rester là pendant longtemps, à guetter les différents passages et les personnes défilant. Il a l'air de ne suivre aucun rythme, de se laisser couler dans le temps comme un bébé qui n'a pas encore intégré suffisamment de sécurité interne et donc une unité psychocorporelle permanente. Dans cette hypothèse, c'est sa capacité à être acteur dans un cadre temporo-spatial qui est affecté.

3c. Les facteurs de l'errance

C. Bolzman (2014) définit trois facteurs qui peuvent conduire les exilés à se trouver dans des situations d'errance : la vie dans les espaces de transit, les routes du parcours migratoire et les situations de refus des demandes d'asile. Les espaces de transit figurent en premier parce qu'ils encerclent l'attente, parce qu'ils délimitent minutieusement l'espace de suspension. En même temps que ces espaces sont complètement restreints, le temps qui s'écoule à l'intérieur, lui, s'allonge encore et encore. Les camps d'accueil deviennent alors des lieux au sein desquels s'opèrent de réelles distorsions spatio-temporelles. M. Agier développe cette idée de cloisonnement, d'isolement de l'espace dans les camps qui « *désignent à la fois des ruptures de la continuité spatiale (un mur est autour qui enferme) et des intérieurs, des espaces intermédiaires situés dedans, un stand-by dans une « salle d'attente » d'où la vie se recrée.* » (2011, p.74). Plus l'espace est petit, plus le temps paraît long et inversement. Et pareil au poisson rouge dans son bocal, les hébergés des centres

tournent en rond. L'errance s'installe au fil des jours sans fin. Au CHUM, j'ai eu l'occasion d'observer de nombreuses fois des personnes en train de déambuler dans les rues, sans même qu'elles soient à la recherche de quelque chose. L'avantage dans ce centre reste que sa disposition permet des rencontres facilement, du moins de pouvoir échanger un sourire, un « bonjour ». Malheureusement, les restrictions sanitaires liées à l'épidémie¹² ont restreint les activités et les animations, pourtant cruciales pour le meilleur-être des hébergés, leur socialisation et leur occupation. L'errance s'ancre dans une problématique spatio-temporelle. L'espace et le temps sont des notions indissociables, elles se vivent et s'intègrent conjointement. Elle étayent pour chacun le sentiment d'exister, la conscience d'être au monde et de pouvoir agir dans un cadre stable, reconnu et repéré.

2. L'espace

2a. Définitions

L'espace est, selon la définition du Larousse¹³, la « *propriété particulière d'un objet qui fait que celui-ci occupe une certaine étendue, un certain volume au sein d'une étendue, d'un volume nécessairement plus grand que lui et qui peut être mesuré* » mais aussi une « *étendue, surface ou volume dont on a besoin autour de soi* ». J'y retrouve cette idée de contenance, de remplissage. D'après les écrits de C. Pavot et A.C. Galliano, l'espace « *est aussi la distance, ce qui sépare le soi et le non-soi, l'autre, l'objet. C'est le support de la relation, de la communication* » (2015, p.248). En effet, pour qu'un enfant parvienne à atteindre les jeux qui l'intéressent, il faut qu'il soit capable d'appréhender la distance afin de se mouvoir dans la pièce. Mais avant tout, il faut qu'il ait conscience de pouvoir se mouvoir en ayant intégré son corps propre¹⁴ comme différent de l'espace extérieur. De même, lorsque deux personnes entrent en relation, elles devront chacune s'adapter et se réajuster en fonction de l'autre. Chaque interaction est marquée par une temporalité et un espace déterminés, qui sont eux-mêmes influencés par les codes sociaux, l'empreinte

¹² Je parle ici de l'épidémie du Covid-19.

¹³ Éditions Larousse, (2021). Définition de « espace ». [en ligne.]

¹⁴ cf. *supra*. III.1b. p.45

culturelle et le vécu des individus. C'est E.T. Hall qui définit la proxémie, cet « ensemble des observations et théories que l'Homme fait de l'espace en tant que produit culturel spécifique » (1971, p.13). En d'autres termes, l'étude des distances sociales interindividuelles. Il décrit une « bulle » englobant chaque personne et déterminant les différents types de relations et leur nature sociale. Une relation est induite par une distance entre deux interlocuteurs. Et chaque distance est associée à des façons de se comporter.

Edward T. Hall expose une corrélation entre nos sens et l'appréhension de l'espace. En effet, les flux sensoriels provenant de la vue, de l'ouïe, du toucher, de l'odorat, mais aussi du système vestibulaire¹⁵ nous permettent de mieux nous ajuster à l'environnement. Or, « l'utilisation des sens est très différente d'une culture à une autre » (C. Pavot et A.C. Galliano, 2015, p.259). Il semble donc naturel que ces espaces relationnels varient en fonction des cultures. Ces bulles résultent également d'une dynamique psychologique et sociale, propre à chaque individu, ainsi qu'à sa perception de l'espace qui l'entoure et dans lequel il évolue. Mais l'espace n'existe pas sans son partenaire de structuration et de compréhension du monde, le temps.

2b. Emmanuel et Samuel

Chez Emmanuel¹⁶, il est vrai que les notions d'espace et de temps ne sont certainement pas encore complètement intégrées. À quatre ans en moyenne, l'enfant commence à se représenter son espace, à s'y orienter. Il commence à connaître certains repères spatiaux. Il peut se situer dans le temps par rapport à une action. Il acquiert un vocabulaire temporel de plus en plus fourni, notamment à propos des différents rythmes de la journée. Toutes ces acquisitions n'empêchent pas l'errance. L'errance n'est pas l'absence totale de repères au niveau cognitif mais plutôt une déconnexion temporaire, une mobilité continue, l'absence de but. C. Bolzman (2014) évoque aussi les trajets du parcours migratoires. Ces trajets sont dangereux, incertains. Ils peuvent prendre des années, sont semés d'imprévus. Même si à l'origine il y a l'idée d'arriver quelque part, d'un point final, les contretemps finissent

¹⁵ Le système vestibulaire est un organe sensoriel situé dans l'oreille interne qui permet ressentir ses mouvements et de s'équilibrer.

¹⁶ cf. *infra*. II.1b. p.30

par mener au cercle infernal d'un trajet qui n'aboutit jamais. De la même façon qu'un refus de régularisation entraîne une fuite vers nulle part, un autre ailleurs qui se voudrait accueillant.

Pendant le temps d'éveil psychomoteur, il a fallu plusieurs séances avant qu'Emmanuel se relâche un peu et commence à investir l'espace comme un enfant investirait une salle de jeu. Plus il devenait sécure, plus il s'appropriait l'espace, plus il intégrait le but de ces séances comme un temps pour jouer. Les enfants que j'ai rencontrés au CHUM ont de nombreuses compétences à mettre en oeuvre et disposent de ressources véritables. Il est essentiel de pouvoir leur offrir un temps et un espace où ils se sentent sécures, où ils peuvent faire leurs propres expériences et enrichir leur vécu psychocorporel avec des sensations de plaisir. C'est en particulier primordial pour les enfants de moins de six ans qui ne vont pas à l'école. C'est que ce nous avons essayé de mettre en place pour Samuel¹⁷, ce petit garçon d'origine ivoirienne venu seul avec sa maman. Pour rappel, Samuel a trois ans et ne parle pas ou très peu : il s'exprime par des cris et est souvent dans la confrontation. Ses mouvements sont vifs et ses gestes brusques. Son agitation m'apparaît comme répondant à sa désorganisation psychocorporelle, comme si s'emplier de sensations proprioceptives ainsi qu'agir en permanence — tout comme diriger l'autre — permettait de faire tenir le sentiment d'exister en tant que sujet. Lors des séances d'accompagnement psychomoteur que nous avons pu proposer avec mon binôme, nous avons observé des difficultés de régulation tonico-émotionnelle. Le tonus est l'état de tension des muscles, permanent et involontaire, il est également la toile de fond des émotions et réciproquement.

Samuel éprouve beaucoup de mal à gérer la frustration et réagit donc par de vives réactions difficiles à canaliser : des cris, des coups. Cette agressivité entrave ses capacités relationnelles et contribue à restreindre les échanges.

Je me suis questionnée concernant son niveau d'intégration des limites : en effet, lui proposer un cadre contenant et sécurisant lui a permis d'être plus à l'écoute des différentes informations que recevait son corps.

¹⁷ cf. *infra*. I.2c. p.21

2c. L'importance de l'ancrage spatio-temporel

« *Pour percevoir, comprendre, mémoriser, agir, penser, communiquer, nous nous référons à des données spatiales et temporelles* » (A.C. Galliano, C. Pavot et C. Potel, 2015, p.247). L'espace comme le temps permettent donc aux individus d'intégrer leur corps propre et ainsi à notre corps de s'organiser et de s'adapter. C'est par la structuration spatio-temporelle que l'Homme peut ainsi se repérer autour de lui, se déplacer, harmoniser ses mouvements. Pour ce faire, il faut arriver à déterminer un dedans et un dehors avant de prendre conscience d'un soi limité et unifié (C. Pavot et A.C. Galliano, 2015). Samuel, en maîtrisant péniblement les stimulations de son environnement, éprouve certainement des difficultés à intégrer un sentiment continu d'exister. La perception de l'espace est progressive. Elle est liée « *à la fois à l'équipement neuro-moteur et neuro-sensoriel de l'enfant, à ses expériences et à la qualité de son développement psycho-affectif* ». (*Ibid.*, p.248).

Je peux faire l'hypothèse que le contexte migratoire de Samuel a aussi eu un impact sur la qualité de ses expériences : pendant l'année qu'a duré son parcours depuis la Côte d'Ivoire, les possibilités d'évoluer dans un environnement sécurisé ont été pauvres. Au niveau psycho-affectif, l'arrivée dans sa vie de son papa, qui n'a pas été expliquée au préalable, a dû entraîner des confusions impossibles à interpréter par Samuel. De plus, la représentation de l'espace est corrélée à l'état émotionnel du sujet (*Ibid.*, p.251) Les difficultés de Samuel s'expliqueraient par son parcours. En réfléchissant, ces problèmes sur un trop long terme pourraient accentuer une sensation de rejet et d'exclusion, un sentiment d'être « en marge ». Ce sentiment pourrait alors accroître encore plus les défaillances de ses enveloppes, puisqu'il serait « en dehors ». Cela conduirait alors à spirale pathogène empêchant l'intégration des limites en même temps qu'il empêcherait l'intégration dans un groupe et la possibilité de se sentir bien dans son environnement.

3. Le temps

3a. Définitions

Selon le Larousse¹⁸, le temps se définit comme une « *notion fondamentale conçue comme un milieu infini dans lequel se succèdent les évènements* ». Elle comprend trois composantes majeures qui permettent la structuration temporelle : l'ordre, la durée et la succession. Cette structuration est conjointe à la construction psychique de l'enfant. C'est grâce à la figure d'attachement¹⁹, aux premières relations et aux premières expériences que se fait « *l'intégration progressive des données de la temporalité, de la spatialité des êtres et des choses en même temps qu'ils déterminent la capacité relationnelle, l'intégrité psychique, la constitution du moi* » (C. Pavot et A.C. Galliano, 2015, p.254). La structuration temporelle est donc essentielle dans l'adaptation de l'individu à son environnement. Dès la naissance, cette structuration passe par l'intégration du rythme, et notamment des sensations récurrentes, comme la faim, le sommeil, mais aussi le plaisir et la détente associées à la satisfaction de ces besoins. D'après le Larousse²⁰, le rythme peut se définir comme le « *retour, à des intervalles réguliers dans le temps, d'un fait, d'un phénomène* ». Le rythme implique donc un phénomène de répétition, une alternance entre plusieurs états, plusieurs moments. La migration et plus particulièrement les parcours migratoires, dans le sens où ils sont transitoires, viennent rompre cette possibilité de récurrence.

3b. L'importance du rythme

Les enfants ont besoin d'un rythme, d'une régularité, d'un phénomène de répétition. C'est cette récurrence qui autorise à la fois la connaissance, les représentations et une certaine forme de subjectivation. En effet, elle permet de rendre le monde en partie prévisible pour le petit enfant, ce qui lui donne accès à une

¹⁸ Éditions Larousse, (2021). Définition de « temps ». [en ligne.]

¹⁹ La figure d'attachement est la personne avec laquelle le bébé tisse ses premiers liens, se sent en sécurité et peut s'individualiser peu à peu. C'est le plus souvent la mère ou le père qui tient ce rôle.

²⁰ Éditions Larousse, (2021). Définition de « rythme ». [en ligne.]

forme de représentation de lui-même et de son environnement matériel et humain, et lui permet de s'éprouver comme en capacité de comprendre, d'anticiper les événements de sa vie quotidienne. Sans cela, le monde du tout-petit reste chaotique et inintégrable, profondément insécurisant ; un monde où il ne peut se percevoir que comme l'objet d'une suite d'évènements insensés. Il est parfois compliqué pour les figures parentales de pouvoir garantir cette rythmicité. Eux-mêmes font déjà face aux difficultés d'adaptation à une temporalité souvent imposée par le lieu d'accueil. C'était le cas de Grace²¹, la maman de Samuel. Elle exprimait souvent avoir du mal à respecter les différents temps de la journée à son fils, qui ne voulait pas manger ni dormir²². Les horaires étaient donc souvent décalés et différaient selon les jours. Au début, Grace elle-même ne respectait pas les horaires des rendez-vous administratifs ou des rencontres avec les divers professionnels. Il ne me semble pas que cela soit une question de non-respect ou de négligence. Je me suis interrogée sur l'hypothèse que les priorités se trouverait modifiées après certains vécus traumatiques.

Il y a là aussi la question de la culture, qui a influencé les habitudes et les manières de faire, mais surtout les différents rythmes avec lesquels le sujet s'est construit. Dès la naissance, les rythmes instaurés par la présence / absence de la mère et par l'alternance besoin / satisfaction de ce besoin créent un équilibre. Les différents rythmes sociaux et collectifs viendront s'ajuster au rythme interne du sujet, ce qui lui créera un répertoire de base sur lequel il peut venir s'appuyer. (C. Pavot, A.C. Galliano et C. Potel, 2015). C'est pour cela que l'arrivée dans un lieu où les rythmes sociaux et collectifs différent demande généralement un certain temps d'adaptation.

3c. Kadidia et Assitan

Mais ce n'est pas parce qu'ils sont désorientés que des parents migrants transmettront toujours une vision insécure du monde sans réussir à garantir une rythmicité. C'est le cas de Kadidia et Assitan, deux mamans voisines de chambre au CHUM.

²¹ cf. *infra*. I.2c. p.21

²² Il rechignait à manger, ses repas étaient donc complétés à d'autres heures de la journée. Ad dormait peu, ou à des horaires décalés, parce qu'il s'endormait tard et faisait des cauchemars.

Assitan est arrivée en premier dans le Centre, avec un nourrisson. Quelques mois après, Kadidia est arrivée avec sa fille de cinq ans, et Assitan l'a prise sous son aile : les deux jeunes femmes sont vite devenues inséparables. Elles s'accompagnaient mutuellement à leurs rendez-vous administratifs, faisaient leurs courses ensemble, gardaient l'enfant de l'autre si besoin. Nous les avons rencontrées dans le cadre d'un groupe de danse et d'expressivité corporelle que nous proposons le mercredi en fin d'après-midi pour les femmes isolées. Nous avons installé un espace pour que leurs enfants puissent jouer permettant ainsi aux deux femmes de prendre ce temps pour elles. Il a été difficile de réussir

La temporalité habituelle « à la semaine prochaine » ne semble pas raisonner de la même manière chez certains hébergés du centre comme Kadidia et Assitan. Pour moi, une semaine est rythmée par mes cours, mes différentes activités, mes stages. Je sais que chaque mercredi je suis au CHUM, et il me semble normal de dire à chaque personne que je vois régulièrement en séance ou en groupe « à la semaine prochaine ». On peut penser que cela paraît insignifiant face à ceux qui vivent la même journée en boucle, ponctuée par des rendez-vous ici et là. Une fois, nous les avons vues le matin en leur demandant si elles souhaitaient participer au groupe à 17h30. Très enthousiastes, elles nous ont répondu qu'elles seraient là. L'heure venue pourtant, elles avaient oublié — ou du moins c'est ce qu'elles nous ont dit, peut-être n'avaient-elles tout simplement pas envie de venir. Quoi qu'il en soit, je pense ce n'était pas anodin et que cela témoignait sûrement d'une déstructuration temporelle ou de difficultés de s'accorder à la temporalité de l'attente au sein du CHUM.

Kadidia se décrit elle-même comme une femme extrêmement angoissée et qui a besoin d'être beaucoup rassurée. Assitan est une femme plutôt réservée, elle exprime moins ses émotions que Kadidia pendant les temps de parole que nous mettons en place à la fin des séances. Sans que nous ayons su les détails de leurs histoires respectives, nous comprenons que ces femmes sont très touchées par ce qu'il leur est arrivé. Pendant que nous parlions, je me souviens avoir regardé la fille de Kadidia, Agna, en me demandant ce qu'elle ressentait en entendant et en voyant sa maman émue de la sorte. Mais la petite semblait comprendre sans se confondre

dans l'émotion de sa mère, et elle a dessiné à chacune un dessin où elle nous représentait. Chaque personnage arborait un grand sourire. Cette petite fille a peut-être projeté sur son dessin son propre état émotionnel ou son désir quant à celui de ses partenaires ? À la fin du groupe, nous finissons par un « cri de guerre » en chœur pour lâcher toute l'énergie. Nous nous sommes mises à bouger librement sur une musique et Agna s'est mise à scander « *Nous on a des problèmes, mais regarde comment on danse* », ce qui a été repris par les deux mamans.

Cette petite fille était d'une étonnante lucidité, elle parlait beaucoup, ses dessins montraient une bonne intégration du schéma corporel, elle présentait une bonne aisance motrice. Il lui est arrivé de participer aux propositions des séances et même d'apporter ses propres variantes.

C'était rassurant dans un sens de pouvoir observer que tous les enfants qui vivent l'exil ne présentent pas tous d'importantes difficultés. Cependant, le développement de Agna est loin d'être terminé : elle n'est pas tout à fait à l'abri de voir surgir des difficultés lors des remaniements psychiques complexes, en particulier au moment de l'adolescence. Kadidia et Assitan sont deux femmes qui s'aident mutuellement et se soutiennent. Aristote l'affirmait déjà : « *l'Homme est un animal social* » et s'il a besoin des autres pour se construire en tant qu'individu, il a aussi besoin des autres ne pas se désorganiser dans sa subjectivité.

4. L'auto-exclusion

4a. Définition

L'isolement est un risque majeur dans la manifestation de l'exclusion. L'exclusion, par définition « mettre en dehors », « rejeter » est malheureusement significative de la migration. À force d'essayer coups sur coups, d'être sans cesse mis à l'écart, « *pour survivre, c'est-à-dire pour tenir debout à sa manière, le sujet humain est capable d'abandonner une partie de sa liberté et de s'auto-aliéner* » (J. Furtos, 2009, p. 25).

4b. La famille Ahmed

Je souhaite aborder ma rencontre avec la famille Ahmed, avec qui il a fallu créer un lien de confiance avant de pouvoir instaurer un quelconque travail. Chaque membre porte en lui une problématique bien particulière, le tout intriqué dans un parcours chaotique et informe.

La famille Ahmed est composée d'une mère et de ses six enfants, dont trois visiblement atteints d'une maladie dégénérative, provoquant sur le long terme des déformations osseuses et des troubles cognitifs graves. Avant de les rencontrer personnellement, nous avons beaucoup entendu parler de cette famille présente dans le Centre depuis plus de deux ans, ce qui est extrêmement long. Nous avons eu vent maintes et maintes fois des difficultés de communication entre les membres de cette famille et les professionnels, des problèmes de violence entre eux et les autres hébergés, de leur agressivité face au pôle santé... Avant même d'avoir pu nous faire notre propre point de vue, un voile brumeux d'obstacles entourait déjà les Ahmed comme une malédiction.

Tout semble compliqué. Tout d'abord, la maman parle un dialecte arabe particulier et comprend très peu l'arabe que parlent les interprètes et les Assistants Sociaux-Éducatifs²³ (ASE) polyglottes : nous sommes donc face à une barrière linguistique de taille. Même s'il existe un système téléphonique d'interprétariat où ce dialecte est répertorié, il n'est utilisé que dans les cas d'urgence ou les rendez-vous administratifs. Ensuite, des incertitudes persistent quant à leur origine. Ils affirment arriver d'un village de la région du Darfour au Soudan, mais pourtant sont incapables de donner un détail précis sur l'endroit où ils vivaient, et ne connaissent aucun nom des villages voisins. Un ASE éthiopien qui connaît la région a dit qu'il était persuadé que cette famille venait du Tchad. Cela montre à quel point tout est flou autour de cette famille, jusqu'à leur propre origine. Se rajoute à ça leur grande méfiance envers les personnes en général. Pour les professionnels qui suivent administrativement

²³ Au CHUM d'Ivry, les ASE sont les référents de rue. Ils sont là pour écouter les différentes demandes et attendre et régler d'éventuels conflits. Ils sont généralement polyglottes, ce qui facilite le dialogue avec les hébergés.

leur parcours, qui doivent obtenir des informations précises quant à leur histoire pour rédiger le récit OFPRA²⁴, il est difficile d'établir une relation de confiance.

4c. L'illusion du choix

Aux premiers abords, toutes ces éléments agissent comme une frontière difficilement franchissable entre la famille Ahmed et les autres intervenants. Leur agressivité présente, leur impossibilité à faire confiance aux professionnels qui leur proposent de l'aide témoignent pour moi d'une auto-exclusion. D'abord parce que c'est une action complètement humaine, de se mettre soi-même à l'écart pour se donner l'illusion d'être maître de son destin et de ses décisions. Cela reviendrait approximativement à penser : « Personne ne m'aime parce que je l'ai décidé, personne ne m'aide parce que je n'en ai pas envie ». Je pense qu'il y a également cette perspective de double-exclusion, avec le fait d'être un migrant d'une part, et le fait d'être porteur d'un handicap physique et donc visible d'autre part. C'est presque une exclusion dans l'exclusion.

Les trois enfants concernés sont Ibrahim, 17 ans, Marry, 15 ans, et la petite Ruba, 6 ans. Ibrahim est le plus atteint, physiquement et cognitivement, il marche difficilement et est souvent déplacé en fauteuil roulant. Marry présente des difficultés à marcher mais peut encore se déplacer seule, et contrairement à son frère, elle est capable de communiquer avec les autres. Les difficultés de Ruba se répercutent surtout au niveau de la motricité fine, son handicap se résumant à de légères déformations osseuses.

La première question que je me suis posée concernait l'évolution de leur maladie. Ces enfants présentent-ils les différentes étapes chronologiques de la même pathologie ? Si pendant toute l'année, j'ai été persuadée que oui, j'ai lu dans un rapport qu'Ibrahim présentait un retard mental dès la naissance, ce dont Ruba ne semble pas atteinte — du moins dans une forme remarquable.

²⁴ Le récit OFPRA correspond au récit de l'histoire du demandeur d'asile, de son parcours, des raisons pour lesquelles elle souhaite obtenir un titre de séjour. Ce récit doit être très complet, c'est souvent une étape difficile.

Mais la double exclusion, si elle est présente pour ces enfants, est aussi et surtout ressentie par la famille. Au sein du centre, la maman et ses deux enfants les plus âgés, Roaa et Abdo, se socialisent peu. J'ai d'abord mis cela sur le compte de la barrière de la langue, mais Roaa et Abdo parlent maintenant bien le français et restent très à l'écart de la vie du CHUM. Ils font souvent preuve d'agressivité et de violence.

4d. Un moyen de se protéger

L'auto-exclusion est définie par J. Furtos (2009) comme une pathologie mentale de la précarité, souvent retrouvée chez les sans-abris. Il distingue la perte des « trois confiances » : la perte de confiance en soi, la perte de confiance en autrui et la perte de confiance en l'avenir. Cela engendre une incapacité à recevoir de l'aide et le rejet de toute relation.

Il est vrai que nous avons eu du mal à tenir une certaine régularité dans les accompagnements. Nous voyions Ruba dans le cadre du groupe d'éveil psychomoteur et nous proposons à Ibrahim et Marry des ateliers sensoriels afin d'expérimenter les différentes fonctions du corps comme les appuis, les postures ou la verticalité. Nous avons noté un certain décalage global dans leur rythme de vie comparé à celle du centre : ils prennent leur petit-déjeuner vers 11h quand les repas du déjeuner sont servis entre 12h et 13h30. Il nous arrivait de venir les voir à l'heure habituelle et qu'ils soient en train de dormir vers 11h30. Pourtant, ils étaient tous très réceptifs à nos propositions, et nous étions accompagnées parfois de la mère ou du petit frère qui regardait ou participait. Nous n'avons jamais eu à faire face à une quelconque brutalité.

Si j'ai pensé à l'auto-exclusion de J. Furtos, c'est parce que l'image qu'ils renvoyaient au dehors, agressive, fermée, ne coïncide pas avec la vision que j'ai de cette famille vue « de l'intérieur ». Et c'est justement cette apparence trompeuse qui est révélatrice du principe d'auto-exclusion : ils montrent qu'ils résistent, mais au fond c'est l'effondrement. Les principaux symptômes décrits par J. Furtos (2009) sont l'anesthésie du corps, les émotions émoussées et la pensée inhibée. Je ne suis pas

en mesure d'avancer un tel diagnostic mais je reste persuadée que c'est une piste de réflexion intéressante et plausible concernant la famille Ahmed, qui a dû vivre tant et tant de rejet qu'elle finit par se renfermer sur elle-même.

5. Conclusion

Le temps et l'espace composent un ensemble inexorable et indissociable. Tout se déroule dans un espace et une temporalité donnée. Ils sont ancrés dans chaque individu d'une manière unique, selon son vécu corporel, sa culture, sa personnalité. Le contexte de l'exil vient créer des distorsions dans cette réalité car c'est un phénomène qui vient justement bouleverser le vécu du corps, les liens sociaux et l'histoire du sujet. C'est justement tout ce processus qui mène au principe d'errance. L'errance résulte de distorsions spatio-temporelles, elle est donc significative de l'attente et des incertitudes qui découlent de l'exil. Dans les cas les plus graves, quand cette errance devient insupportable et que l'exclusion sociale est poussée à son paroxysme, l'auto-exclusion est la seule solution que trouve le sujet pour rester en accord avec lui-même et garder sa propre subjectivité. Dans la partie qui suit, je m'attacherai à montrer comment l'exclusion vécu dans les parcours migratoires modifient les représentations corporelles.

III. LE CORPS ET SES REPRÉSENTATIONS

« D'autres leurs éclairent un passage dans la nuit,
d'autres leurs crient de s'en aller
et crachent sur eux et leur donnent des coups de pied
d'autres encore les visent et vont vite
verrouiller leurs maisons. » (Des spectres hantent l'Europe : Lettre de Idomeni)

Les représentations que l'Homme a de lui-même varient en fonction de ses expériences, de ses ressentis et de la manière dont il se sent perçu par l'autres. Lors des séances de danse et d'expressivité en groupe que nous organisons au CHUM, les femmes avaient du mal à verbaliser des sensations corporelles. L'une des raisons pourrait être un manque de ressources nécessaires à identifier les ressentis²⁵. L'autre raison à laquelle j'ai été renvoyée a été l'impression que leur corps était mis en veille. Nous avons eu l'idée de mettre à disposition une panoplie de photos et d'illustrations afin de proposer un support au temps de parole. Les images choisies par les participantes ne témoignaient pas toujours d'un corps meurtri. Elles véhiculaient au contraire beaucoup de messages d'espoir et des souvenirs. Nous parlions de la beauté de leur pays, de tolérance, de leurs envies futures, et particulièrement d'enfants. Nous avons rarement abordé des sujets tels que les souffrances du voyage, les sentiments de rejet et l'exclusion, ce que j'ai interprété comme une manière de se protéger. Pour moi, c'est un moyen de ne pas s'attarder sur ce qui est provoqué dans leur corps. Mais ce n'était pas tous les jours faciles de rester optimiste. Certaines nous ont témoigné des difficultés d'affronter le regard des autres ou de la dureté de l'isolement.

1. Le corps

1a. Un moyen d'intégration, d'expression et d'action sur le milieu

Dans un article traitant du cancer et de l'image du corps, M. Reich (2009) expose les différents corps face auxquels les malades se retrouvent confrontés. Je

²⁵ Après avoir passé trois ans à étudier et écouter mes différents ressentis, je sais qu'il est nécessaire de prendre du recul quant aux remarques dénonçant une pauvre verbalisation des sensations corporelles.

viens établir ici un parallèle avec la migration car les personnes migrantes et celles atteintes d'un cancer se retrouvent avec la même problématique d'être plongé dans l'attente, dans l'incertitude et dans une certaine forme de souffrance. Si les représentations corporelles ne sont pas complètement similaires — elles sont d'ailleurs propres à chaque individu — je retrouve dans cet article un regard juste et transposable aux vécus des hébergés que j'ai pu rencontrer. « *Le corps est le médiateur des affects et le point de rencontre de toutes les expériences, de toutes les découvertes* » (F. Giromini, 2015, p.204). C'est par le corps que l'Homme est un être vivant pouvant transmettre des émotions, partager, entrer en relation avec autrui. C'est grâce au corps qu'il se déplace, qu'il peut découvrir le monde et agir sur son environnement. C'est également par l'intermédiaire du corps que l'Homme peut accéder aux sensations, prendre conscience de lui et s'identifier en tant qu'individu à part entière.

1b. La pluralité des corps

La phénoménologie²⁶ et ses principaux auteurs E. Husserl (1913) et M. Merleau Ponty (1947) ont développé le concept de corps propre. Le corps propre est « *celui à partir duquel dérive l'expérience de tous les corps* » (F. Giromini, 2015, p. 203). Le corps propre est constitué par les différentes sensations. C'est le corps qui éprouve en permanence, celui qui ressent. Le corps propre est modulé par le rapport à soi, par les contacts et les relations aux autres (*Ibid.*). Le corps à l'épreuve des parcours migratoires et de l'exil peut être appréhendé selon différents points de vue. M. Reich (2009) distingue le corps réel, le corps de besoin, le corps identitaire, le corps imaginaire et le corps de douleur :

- **Le corps réel** est le corps affaibli et abîmé, objet de toutes les sensations de rejet et d'épuisement. Dans le contexte des parcours migratoires, l'atteinte du corps réel marque profondément l'individu dans sa manière d'être et de faire.
- **Le corps de besoin** est celui de la dépendance. C'est le corps qui va être soumis au manque d'autonomie. La précarité engendrée par les parcours migratoires

²⁶ La phénoménologie est un courant de pensée philosophique qui étudie et analyse les vécus de conscience. Elle s'appuie sur l'expérience fondatrice de l'être humain et amène à une compréhension essentielle de l'être humain.

contribue fortement à l'effondrement de l'estime de soi, poussant au désinvestissement corporel et à la mise à distance des ressentis.

- **Le corps identitaire** correspond au corps profondément atteint dans son image et dans ses représentations. C'est presque la destruction de l'identité et de ses repères : les demandeurs d'asile ont laissé une partie de leur vie derrière eux mais se retrouvent bloqués dans l'impossibilité d'en créer une nouvelle.
- **Le corps imaginaire** est le corps survivant, celui qui existe dans ce que le sujet perçoit du regard de l'autre. Il représente le corps idéalisé finalement en proie à tous les événements traumatisants de l'exil.
- **Le corps de douleur** est le témoin de toutes les douleurs physiques et psychiques.

M. Reich (2009) décrit les conséquences de l'atteinte de ces corps qui ne sont pas anodines : bouleversement de l'image du corps, désinvestissement corporel, repli sur soi, effondrement de l'estime de soi et atteinte de la sphère sociale. Cette analyse conduit à évoquer la situation d'Ange.

1c. Ange

Nous la rencontrons avec sa fille dans le cadre d'une demande du pôle Santé, qui nous proposait de rencontrer cette famille pour observer le comportement de l'enfant. Pendant cette première rencontre, c'est plutôt Ange qui nous inquiète. Elle se livre très rapidement et nous raconte sa violente histoire. Je ne sais pas si c'est le cadre de cette petite salle qui a libéré sa parole ou si elle s'est sentie en sécurité face à nous, deux jeunes femmes comme elle. Nous l'écoutons attentivement raconter d'une voix presque chuchotée la Côte d'Ivoire, le Mali, les raisons de son départ, la prison et la violence. Elle semble complètement perdue et abattue. Elle ne nous regarde pas dans les yeux.

Ange a vingt ans. Je m'interroge. Comment les représentations de son corps sont-elles affectées après un vécu corporel aussi douloureux ?

Selon M. Reich (2009), l'atteinte de l'image du corps constitue un trouble clinique caractérisé par l'existence d'une différence marquée entre la perception de l'apparence d'un attribut et la perception idéale de cet attribut par l'individu. Cette différence aurait « *des conséquences émotionnelles et comportementales* » et pourrait « *affecter significativement la qualité du fonctionnement occupationnel, social et relationnel* » (*Ibid.*, p.250). Le corps d'Ange est marqué à vie et son estime de soi doit drastiquement être appauvri. J'ai ressenti une mise à distance du corps qui m'a interpellée. C'est pour cette femme que le groupe de danse et d'expressivité a été pensé. Nous voulions lui proposer un espace où elle pourrait se retrouver en tant que femme, en tant qu'individu et dans lequel elle pourrait engager un corps vivant, habité, dans un espace relationnellement bienveillant et sécurisé. Malheureusement, nous n'avons pas eu le temps de mettre en place le projet avant son transfert.

2. Les représentations du corps

2a. Définitions et réflexions

La représentation du corps correspond à la relation du sujet avec ses propres vécus corporels. Une représentation est définie selon le Larousse²⁷ par l' « *action de rendre sensible quelque chose au moyen d'une figure, d'un symbole, d'un signe.* » Il y a cette notion de symbolisation, la volonté d'exprimer quelque chose. Le Larousse apporte également une seconde définition, qu'il classe dans le domaine de la psychologie, et qui signifie la représentation en tant que « *perception, image mentale dont le contenu se rapporte à un objet, à une situation, à une scène du monde dans lequel vit le sujet* ». La représentation du corps relève donc d'une perception : elle est subjective. En effet, la perception est simplement décrite par le Larousse²⁸ comme l' « *action de percevoir par les organes de sens* ». Les sens organisent nos représentations, parce que c'est par eux que nous interprétons le monde qui nous entoure. La coordination interne du corps entre les flux sensoriels et la sensibilité

²⁷ Éditions Larousse, (2021). Définition de « représentation ». [en ligne.]

²⁸ Éditions Larousse, (2021). Définition de « perception ». [en ligne.]

profonde²⁹ va d'ailleurs constituer la fonction proprioceptive. (A. Bullinger, 2004). Les expériences corporelles résonnent différemment chez l'individu en fonction du sens qui est donné à ses perceptions sensorielles. La représentation du corps possède aussi une dimension affective. L'affect est défini par Spinoza comme étant « *les affections du corps propre* », les sensations et les émotions qui influencent notre façon d'agir et de penser (B. Busschaert, B. Vandewalle et B. Meurin, 2015). Il n'y a sans doute pas une mais plusieurs représentations du corps qui, si elles sont subjectives, relèvent également de facteurs extérieurs qui orientent nos perceptions et nos affects. Durant toute la durée de l'exil, l'exclusion et le rejet ne sont ni des cas isolés ni temporaires. Il y a là aussi toute une question de répétition. À force d'être désignés comme indésirables dans un contexte où ils ont tout quitté, les répercussions au niveau des représentations corporelles sont lourdes.

2b. La construction de la représentation

La fonction de représentation se construit grâce à l'intégration sensori-motrice, aux fonctions de l'étayage avec autrui, à l'imaginaire corporel et enfin plus tard avec le développement du graphisme chez l'enfant. D'où l'importance des activités sensorielles, motrices, mais aussi toniques et émotionnelles afin que le développement du corps serve d'appui pour le développement du psychisme. « *Les représentations du corps germent ici de façon inconsciente puis dans un mouvement de maturation globale elles vont se construire et s'exprimer* » (F. Reinalter Ponsin, 2015, p.228). C'est donc en intégrant progressivement les images de l'autre et les détails de son corps que l'enfant développe ses représentations du corps. C'est principalement par la relation et le dialogue tonico-émotionnel que l'Homme se reconnaît et s'identifie. Les enfants au Centre suivent beaucoup les différents professionnels quand ceux-ci se déplacent dans les rues. Ils cherchent à être reconnus ou à reconnaître. Peu importe si je ne venais qu'une journée par semaine, si j'avais créé du lien avec un enfant, ne serait-ce qu'en échangeant un sourire ou un « bonjour », j'allais le revoir la semaine suivante. Certains gardaient leurs distances, d'autres me sautaient dans les bras. Il me semble important de permettre ces interventions, aussi parce que les professionnels du centre font partie du quotidien

²⁹La sensibilité profonde, aussi appelée proprioception, désigne la sens qui permet au sujet de percevoir la position des différentes parties de son corps. Elle peut être consciente et inconsciente.

de ces enfants. Ils sont potentiellement des personnes sur qui l'enfant peut s'appuyer un instant, avec qui l'échange peut représenter une expérience relationnelle ou tonique qui contribuera d'une certaine manière à son élaboration psychocorporelle.

2c. Ruba

Âgée de 6 ans, Ruba, la petite dernière de la famille Ahmed (cf. II.4b.), a vécu un tiers de sa vie au CHUM. Si je n'ai aucune idée des conditions dans lesquelles se sont déroulées les quatre premières années de sa vie, je peux bien me représenter ce que signifie passer un peu plus deux ans au sein du Centre. Surtout à un âge aussi charnière qu'est la petite enfance. Heureusement grâce à son acquisition rapide de la langue française, Ruba a été scolarisée à l'extérieur dans une école à Ivry-sur-Seine. Elle a pu au moins jouir d'un environnement sécurisé adapté dans lequel les relations étaient stables. Cependant, j'ai pu comprendre que sa scolarité ne se passait pas très bien car Ruba était très réservée et avait du mal à faire les exercices. Au CHUM pourtant, c'est une petite fille très joviale, qui court, crie, saute dans les bras. Mais elle a tendance à éviter les situations qui la mettent en difficulté car elle supporte mal l'échec et la frustration. De la même manière, Ruba réagit très mal lorsqu'elle n'est pas au centre de l'attention.

C'est comme si elle avait besoin d'être en permanence rassurée sur l'idée qu'elle existe et qu'elle ne va pas disparaître. J'ai l'impression que le sentiment de continuité d'existence de Ruba et beaucoup d'autres enfants du Centre est très fragile. Il semble évident que leurs limites physiques et psychiques se construisent sur des bases elles-mêmes malingres : il suffit d'observer ces enfants tester sans cesse les limites, les interdits, que ce soit dans le jeu ou dans la vie quotidienne. Comme détaillé dans la partie précédente, les limites de l'espace et du temps sont floues, ce qui va de paire avec les défaillances des limites corporelles. Ce sont ces limites qui constituent la double enveloppe que D. Anzieu a théorisé sous la dénomination de Moi-peau.

2d. Le Moi-peau

Ce concept est défini par D. Anzieu (1985) : « *Par moi-peau, nous désignons une figuration dont le moi de l'enfant se sert au cours des phases de son développement pour se représenter lui-même comme à partir de son expérience de la surface du corps.* » (cité par A. Gatecel et al., 2015 p.332). Le Moi-peau représente l'équivalent psychique de la peau : la peau est enveloppe physique du corps tandis que le Moi-peau est enveloppe psychique. Cette double enveloppe remplit plusieurs fonctions. En premier lieu, elle assure un maintien physique et une contenance psychique. C'est grâce aux liens avec la figure maternelle et notamment au holding et au handling³⁰ que se construit ce double appui. La peau et le Moi-peau protègent des stimulations externes, cette fonction est appelée pare-excitation. Également le Moi-peau « *assure une fonction d'individuation qui apporte le sentiment d'être un être unique* » (*Ibid.*, p.332) tout comme la peau a la particularité d'être ressenti par le sujet comme étant « sa peau », celle qui reçoit les différentes sensations. Le Moi-peau et la peau caractérisent donc cette double enveloppe nécessaire à ce que l'enfant se perçoive en tant qu'individu. Les défaillances dans ces enveloppes poussent l'enfant à développer d'autres stratégies pour assurer ces différentes fonctions, comme s'agiter pour attirer l'attention, attaquer les limites pour s'assurer qu'elles sont présentes. C'est de cette façon que je pense le comportement de Kingsley³¹, ce petit garçon d'origine nigériane né en Libye.

J'étais en observation dans la classe des plus petits de l'école du CHUM et j'observe Kingsley, en constante recherche d'attention de la maîtresse qui peine à répondre à ses besoins en continuant de proposer des activités aux autres enfants. Kingsley est très impulsif, ne supporte pas la frustration et se roule par terre s'il n'a pas ce qu'il veut. Souvent en opposition, il ne semble jamais satisfait de ce qu'on lui propose et répond par des menaces physiques.

³⁰ Le holding et le handling sont des termes décrits par D.W. Winnicott et correspondent à des interactions précoces. Le holding se rapporte au maintien psychique et corporel du bébé et de l'enfant. Le handling fait référence à la manière dont le bébé est manipulé, soigné, la manière dont s'en occupe la figure maternelle.

³¹ cf. *infra*. I.4b. p.26

Je pense principalement à un manque de contenance ou d'intégration des limites. Comme si je faisais face à un enfant complètement morcelé, éclaté, qui avait besoin de dire « je suis là, j'existe ». Le morcellement est une angoisse archaïque présente quand le sentiment d'unité corporelle n'est pas encore acquis de manière certaine.

3. L'image du corps et le schéma corporel

3a. Des idées divergentes

« *La représentation du corps s'élabore sur un triptyque indissociable* » : le schéma corporel, l'image du corps et l'aspect phénoménologique du corps³². (F. Reinalter Ponsin, 2015, p.228). Le schéma corporel et l'image du corps sont des concepts intimement liés qui ont émergé suite aux recherches sur la représentation du corps. Selon les auteurs, ils sont appréhendés de différentes façons : F. Dolto (1984) les distingue tandis que P. Schilder (1980) les décrits comme intriqués. Les définitions varient également selon que l'on se positionne du point de vue de la neuropsychologie, de la psychanalyse ou d'autres domaines comme la phénoménologie par exemple.

En neuropsychologie, le schéma corporel fait référence à un système de localisation inconscient qui a pour but d'indiquer au sujet les informations sur sa posture et comment les parties de son corps sont positionnées les unes par rapport aux autres. Il se constitue par rapport à l'intégration des flux sensoriels et moteurs. L'image du corps quant à elle fait référence à un système conscient de perception des formes qui permet au sujet de s'identifier et de reconnaître son corps. Elle résulte de ses différentes perceptions, attitudes et croyances et est influencée par tout un ensemble de facteurs socio-culturels, psychologiques et biologiques. (J.M. Albaret, 2015, p216).

³² L'aspect phénoménologique du corps « propose le corps comme être au monde », situation dans laquelle le corps est orienté vers toutes les actions (2015, Florence Reinalter Ponsin, p228).

Dans le champ de la psychanalyse, F. Dolto (1984) qui redéfinit le concept d'image du corps et de schéma corporel. Elle propose le schéma corporel comme moyen de situer le corps dans l'espace, supposant que les expériences sensorielles et motrices sont liées à la façon dont est organisé le corps, physiquement et physiologiquement. L'image du corps est définie comme un concept dynamique inconscient qui évolue en fonction de nos expériences émotionnelles. Elle en définit trois formes qui s'étayent les unes sur les autres à des degrés d'inconscience différents : l'image de base, l'image fonctionnelle et l'image érogène.

3b. Du point de vue de la psychomotricité

Les définitions que la psychomotricité utilise actuellement pour caractériser le schéma corporel et l'image du corps résultent des influences de la psychanalyse, de la neuropsychologie et de la phénoménologie. Le schéma corporel, qui a été repris et redéfini par Julian de Ajuriaguerra.

Pour lui, le schéma corporel « *s'édifie sur la base des impressions tactiles, kinesthésiques³³, labyrinthiques³⁴, visuelles. Le schéma corporel réalise, dans une construction active constamment remaniée des données actuelles et du passé, la synthèse dynamique qui fournit à nos actes comme à nos perceptions le cadre spatial de référence où ils prennent leur signification* » (Cité par F. Reinalter Ponsin, 2015, p.228).

D'après P. Schilder, l'image du corps représente « *la synthèse d'un modèle postural du corps, d'une structure libidinale et d'une image sociale.* » (Cité par F. Reinalter Ponsin, 2015, p.228). Elle est donc influencée par les émotions et le vécu psycho-corporel. Selon Lacan (1949), l'image du corps est aussi la représentation spéculaire « *permettant une identification qui est un support à l'unification* » (Florence Reinalter Ponsin, 2015, p.228).

³³ La kinesthésie se rapporte à la perception des déplacements des différentes parties du corps.

³⁴ Les impressions labyrinthiques se rapportent à l'oreille interne et donc à l'équilibre.

3c. L'image composite du corps

E. Pireyre (2011) propose également une vision composite de l'image du corps, c'est-à-dire composée de plusieurs éléments, dont les différents composants peuvent individuellement être perçus de manière consciente par le sujet. Je trouve pertinent de les citer brièvement ici car ils éclairent l'idée que l'image du corps structure le sujet tout entier et influe les expériences corporelles autant qu'elle est influencée par elles :

- **la continuité d'existence** (elle équivaut à l'image de base décrite par F. Dolto) : elle se rapporte à une sécurité intérieure qui conforte le sujet dans l'idée qu'il existe dans le présent et de manière continue dans le temps
- **l'identité** (elle équivaut à l'image fonctionnelle décrite par F. Dolto) : elle se construit d'abord grâce aux sensations corporelles et au dialogue tonico-émotionnel. Elle est d'abord le fruit du désir des parents
- **l'identité sexuée** (elle équivaut à l'image érogène décrite par F. Dolto) : elle est construite par les croyances subjectives et sociales, conscientes et inconscientes
- **la peau** : elle est intimement liée à la relation à l'autre et à la libido et permet une contenance physique et psychique
- **la sensibilité somato-viscérale**³⁵ : elle provient de notre sensibilité profonde et de notre perception
- **le tonus** : le dialogue tonico-émotionnel fait office des « *traces, inscrites dans le corps, des premières expériences relationnelles* » (E. Pireyre, 2011, p.112)
- **l'intérieur du corps** : dans les pathologies psychiatriques, il peut être le lieu de plein d'angoisses
- **les capacités de communication du corps** : « *il s'agit des attitudes, modifications toniques, mimiques, gestes et déplacements ainsi que du regard* » (E. Pireyre, 2011, p.140)
- **les angoisses archaïques** : elles sont observables naturellement chez le bébé, mais peuvent survenir en pathologie psychiatrique et chez l'adulte. Ces angoisses sont appelées archaïques car elles sont présentes avant l'arrivée du langage

³⁵ La sensibilité somato-viscérale fait partie du système nerveux. Elle renseigne le sujet sur des informations concernant les viscères.

L'image composite du corps évolue donc selon E. Pireyre en fonction de ces différents composants. Parmi eux, l'identité, la peau, le tonus, les capacités de communication du corps par exemple sont certainement marquées par un parcours migratoire. Un immigré témoigne dans Premiers jours en France : « *Nous avons perdu notre humanité pour devenir des réfugiés* ». (F. Haroud, 2005, p.42).

4. Le désinvestissement corporel

4a. Une stratégie inconsciente ?

Nous avons rencontré Linda lors du groupe de danse. Elle était très investie dans les différentes propositions que nous faisons et se saisissait de ce temps pour lâcher prise, se défouler. Elle disait que ses problèmes restaient sur le pas de la porte. Nous avons eu l'occasion d'échanger avec elle sur l'exclusion. Elle nous a fait part de sa difficulté à être mise de côté. Linda a quitté la Guinée pour fuir un mariage forcé et un oncle qui la battait. Elle se sent profondément coupable d'avoir abandonné sa vie et son pays. Elle aimerait avoir un enfant mais se sent trop vieille et n'est pas sûre d'avoir le temps de rencontrer quelqu'un.

De cet échange, il m'a semblé que son estime d'elle-même est au plus bas et ses représentations corporelles affectées. Pourtant, elle trouvait le courage de venir jusqu'à nous pour ce temps de groupe, qu'elle jugeait important pour ne pas trop s'isoler. En effet, certaines femmes participaient au groupe de danse une première fois mais ne revenaient pas. Elles disaient pourtant avoir apprécié bouger, « retrouver leur corps pendant un moment ». Certains moments faisaient écho à des souvenirs et leur rappelaient leur pays. Je me suis demandée si le fait de renouer avec leurs émotions et leurs sensations au travers de cet engagement corporel n'était pas trop difficile, en quelques sortes. Il m'a semblé que ce désinvestissement corporel assurait peut-être une fonction de protection, comme un coupe-circuit face un vécu trop douloureux, ingérable psychiquement. Peut-être était-ce également trop tôt dans leur histoire

4b. Mimi

L'exemple le plus flagrant qui illustre selon moi le désinvestissement corporel et la mise à distance du corps pendant les parcours migratoires concerne l'histoire de Mimi³⁶, cette jeune femme Bidoune qui s'était évanouie.

Atteinte d'une maladie inconnue de type neuro-dégénérative, Mimi est toujours accompagnée de sa mère. Quand nous la rencontrons, nous nous rendons compte très rapidement de la relation duelle très forte qui unit les deux femmes. Nous entamons une discussion avec elles dans la salle qui nous est attribuée au pôle Santé, avec l'aide d'un interprète. À chaque question que nous posons directement à Mimi — que cela concerne comment elle se sent, le début de son handicap moteur, sa relation avec sa propre fille — c'est sa mère qui répond. Mimi paraît très effacée, son teint est pâle, le son de sa voix très faible. Elle présente une posture en enroulement, très fermée sur elle-même. Sa mère nous explique que Mimi est une femme très fragile, qu'elle ne peut rien faire seule car elle s'essouffle très vite. Nous comprenons que son autonomie est fortement entravé.

Nous proposons de commencer des séances d'accompagnement psychomoteur avec pour objectif de permettre à Mimi de vivre des expériences corporelles plus riches, de renouer avec une perception plus positive de son corps, des capacités qu'elle conserve, du plaisir quelle pourrait éprouver à s'y engager. À ce moment de son histoire, Mimi présente un schéma corporel très pauvre. Elle n'est pas capable de nous désigner ses côtes, ou d'expliquer le rôle des muscles. L'idée que Mimi a oublié qu'elle était aussi un corps me traverse. À cette étape de sa vie, le regard des autres semblait avoir une résonance particulière chez elle, elle sortait d'ailleurs très peu de sa chambre. Mimi paraissait n'être plus à l'intérieur de ce corps, pas plus qu'elle ne pouvait être aux commandes de sa vie, comme désincarnée. Comme si la migration avait tout repoussé au second plan, que le corps était mis sur pause, dans l'attente interminable, comme pour ne plus ressentir de douleurs, de faux-espoirs. Puis subitement, un événement a bouleversé cette dés(organisation). Mimi et sa famille venaient d'obtenir une régularisation sous le titre sous le statut de

³⁶ cf. *infra.*, I.1c. p.18

réfugié³⁷. Nous avons assisté à une véritable transformation : Mimi nous est apparue maquillée, vêtue de manière très différente, ses voiles jusqu'à présent simple et neutre se sont parés de couleurs et de motifs riches et gais. Depuis, Mimi s'est nettement investit dans nos propositions, et exprime davantage ses souhaits et ses ressentis. Comme si l'obtention d'un statut administratif l'avait propulsé hors de cet espace-temps figé et suspendu, comme si elle pouvait de nouveau sentir, être, se penser elle-même.

5- Conclusion

Le corps est l'instrument qui permet à l'Homme d'entrer en relation et d'agir sur son environnement. Ses différentes représentations se traduisent en quelques sortes par des images et des ressentis, conscientes et inconscientes. Elles se construisent pendant l'enfance grâce aux expériences sensori-motrices et aux interactions avec autrui, et évoluent tout au long de la vie en fonction du vécu corporel. La représentation du corps dépend principalement du schéma corporel, représentation physique et physiologique et de l'image inconsciente du corps, représentation symbolique associée. Ces deux notions sont intimement liées et leurs atteintes peuvent modifier la relation du sujet avec son corps, jusqu'à parfois sa mise à distance totale. L'exclusion et le rejet, mais aussi toutes les expériences émotionnelles fortes liées à l'exil comme le stress ou l'incertitude modifient les représentations corporelles. Il en va de même pour les enfants, qui peuvent présenter plus de difficultés à intégrer un sentiment continu d'exister et une enveloppe corporelle unifiée. Les expériences sensori-motrices morcelées par le parcours peuvent expliquer des défaillances dans les limites du corps. Les représentations corporelles, comme les notions d'espace et de temps, contribuent rendre le sujet acteur de son environnement. Dans la partie suivante, j'observerai l'impact des parcours migratoires sur la subjectivité et l'identité, ainsi que dans la construction de ces processus.

³⁷ Le titre de réfugié est le plus difficile à obtenir. Il a une durée de dix ans renouvelable. Un autre titre de séjour plus courant est bénéficiaire de la protection subsidiaire, valable pendant deux ans, renouvelable également. Il est utilisé notamment quand le pays d'origine du demandeur d'asile est en guerre.

IV. L'IDENTITÉ BOUSCULÉE : PERSPECTIVES

D'ACCOMPAGNEMENT

« Quand je les vois sans les regarder,
je deviens invisible moi aussi à moi-même
et je me dissous sans mémoire,
sans histoire,
sans souffle,
dans ces yeux qui rendent le vent obscur. » (Des spectres hantent l'Europe : Lettre de Idomeni)

Encore une fois, ces mots résonnent pour moi avec justesse. « Invisible moi aussi ». Devenir invisible, s'effacer, perdre son identité. C'est ce à quoi peuvent se retrouver confrontés les migrants en exil : s'oublier dans l'attente. L'espace et le temps permettent au sujet de se percevoir lui-même comme une structure stable et continue, d'appréhender son environnement et de s'y organiser. Les représentations corporelles sont à la fois trace et trame de la structuration du sujet. Ce sont ces mêmes phénomènes dynamiques qui oeuvrent dans la relation à la construction de l'identité humaine.

Pendant toute la durée d'un parcours migratoire ont lieu des remaniements psychocorporels, notamment par la désorganisation spatio-temporelle et des représentations du corps. Les adultes doivent faire face à la perte des repères avec lesquels ils ont grandi.

« Nous avons perdu notre foyer, c'est-à-dire la familiarité de notre vie quotidienne. Nous avons perdu notre profession, c'est-à-dire l'assurance d'être de quelque utilité dans ce monde. Nous avons perdu notre langue maternelle, c'est-à-dire nos réactions naturelles, la simplicité des gestes et l'expression spontanée de nos sentiments » (H. Arendt, 1993, p.58). Les enfants les plus jeunes doivent se construire sur des bases instables quand les plus grands se retrouvent coincés dans la culture de « l'entre-deux ».

L'identité est un concept qui peut s'appréhender de différentes manières. L'identité corporelle se rapporterait à l'image de soi et l'identité psychologique à la conscience de soi selon M. Reich (2009). R. Baudry et J.P. Juchs (2007) décrivent l'identité sociale qui représente la place d'un individu au sein d'un groupe social ou de la société dans son ensemble. E. Pireyre (2015) définit l'identité comme un concept psychomoteur. Pour lui, l'identité résulte du processus d'individuation, qui est construit à partir de la sensori-motricité, des premières relations et de l'acquisition de la subjectivité. En tant que future psychomotricienne, c'est donc de cette identité psychocorporelle que je souhaite étudier la construction.

1. L'identité psychocorporelle

1a. L'importance de la sensorialité et de la motricité

Sada est un petit garçon de tout juste trois ans qui arrive d'Érythrée avec sa maman. Nous le rencontrons pour la première fois sur l'indication d'une travailleuse sociale qui trouve qu'il « fait tout le temps le bébé ». Apparemment, il pleure beaucoup et présente des difficultés à se séparer de sa maman. Nous apprenons qu'il a déjà plusieurs fois été séparé d'elle de manière violente, comme cette fois où elle a été hospitalisée d'urgence sans que Sada n'ait pu être mis au courant rapidement. Il a pu la rejoindre après une longue journée d'attente, et j'imagine d'angoisse faute de capacité à se représenter la situation. Nous l'avons rencontré avec sa maman une première fois, mais souhaitons lui proposer un temps de jeu spontané dans la salle d'éveil. Sada a besoin que sa maman l'accompagne jusqu'au seuil de la porte mais finit par s'installer dans la pièce et sortir des jeux. Pendant toute la durée des jeux, Sada montre une bonne aisance motrice, se déplace correctement sur ses appuis et adapte sa posture à ses activités. Il est capable de focaliser son attention sur ce qu'il fait, et cherche à entrer en relation avec nous. Les difficultés apparaissent vers la fin de la séance. Dès qu'un jeu est rangé, Sada ne supporte pas et a immédiatement besoin de se réassurer avec sa maman, qui est son seul moyen pour se sentir sécurisée.

Même si ce besoin de réassurance par le contact de la figure d'attachement reste normal à son âge, c'est un phénomène qui se répète beaucoup, au moindre

rangement de jeu. Sada est déstabilisé à la moindre transition, à la moindre discontinuité, à la moindre perte. Je m'interroge sur son état de sécurité interne, la continuité de son sentiment d'exister. Sada est un petit garçon très curieux, mais ses expériences sont sans cesse écourtées par la distance avec la mère.

La conscience de soi apparaît selon H. Wallon (1941) vers trois ans, qu'il décrit comme la synthèse de l'appropriation de son être corporel et de son être psychologique. Les expériences sensorielles puis sensori-motrices sont primordiales dans le développement de l'enfant et particulièrement dans le processus d'individuation car c'est grâce à elles que l'enfant peut percevoir son corps et se percevoir lui-même (E. Pireyre, 2015). Au tout début de sa vie, le bébé n'a pas encore acquis un « *sentiment de continuité d'être* » (D.W. Winnicott, 1947), qui confère à l'Homme le sentiment d'être réel et d'avoir une conscience (B. Golse, 2008). Cela est possible grâce aux réponses que donnera la figure maternelle pour satisfaire ses besoins, ce qui permettra également au bébé d'acquérir une sécurité interne suffisamment stable. Le processus d'individuation est rendu possible d'une part par la maturation neurologique mais aussi par le fait d'évoluer dans un environnement affectif suffisamment stable pour jeter les bases de ce fameux sentiment continu d'exister.

1b. L'importance des relations et du dialogue tonico-émotionnel

Gayana est une petite fille de huit ans. Dans sa famille, c'est la seule qui parle français et c'est presque elle qui endosse le rôle de « chef de famille ». Elle s'occupe des traductions, remplit les papiers administratifs. Quand elle est arrivée au CHUM, elle a été scolarisée dans l'école sur place. Les professeurs m'ont raconté que le premier travail a été de lui redonner cette place d'enfant qui était la sienne. Gayana a mis beaucoup de temps avant de jouer avec les autres enfants, et surtout de prendre du plaisir à jouer. Elle est toujours en hypervigilance, prête à réagir, et a du mal à se poser ou prendre du temps pour explorer. Très directive, Gayana a du mal à recevoir des ordres. Dans sa famille, c'est principalement elle qui les donne. Ses parents ont des difficultés pour d'occuper d'elle et de son petit frère à cause de leurs handicaps. Son papa est malvoyant et malentendant et sa maman se déplace uniquement en fauteuil roulant.

C'est d'abord grâce aux premières relations, par le dialogue tonico-émotionnel que l'identité se construit. C'est dans le regard de l'autre que nous nous construisons. Les premiers regards qui sont portés vers nous sont ceux du père et de la mère, c'est de leur idéal à eux qu'émerge les tous premiers sentiments identitaires. D.W. Winnicott soulignait que le bébé se voit lui-même à travers les yeux de sa mère. En quelques sortes, il prend conscience de ce qu'il renvoie à sa mère (D.W. Winnicott, 1971). C'est ce qui va forger pour la première fois l'estime de soi. L'estime de soi représente notre valeur, et cette valeur dépend du regard des autres : « *pour se sentir une personne « significative », il faut d'abord s'être senti une personne importante aux yeux de ceux qui nous ont élevés* » (N. Guédeney, 2011, p. 129). Enfin, E. Pireyre relate : « *Les parents assignent son identité à leur enfant* » (2015, p.66).

De fait, Gayana voit et entend ce que son père ne voit ni n'entend pas, se déplace de manière autonome quand sa mère ne le peut pas, maîtrise cette langue française que ses parents peinent à appréhender. On peut alors imaginer que ces parents aient investi les compétences merveilleuses de cette petite fille, dont ils ont absolument besoin, et qu'elle-même les aient intégrées comme des fondements identitaires. Mais au risque de perdre sa position d'enfant, de passer à côté des besoins qui sont les siens d'un point de vue développemental : jouer, se tromper, imaginer, rêver. Apprendre, et ne pas toujours savoir. Au risque aussi de se construire dans la toute-puissance, à un âge où se trouver comme sujet passe par la confrontation de ses désirs et capacités avec les limites et réalités présentées par les adultes, et en premier lieu les parents.

Ce qui était important, c'est qu'elle retrouve ce plaisir de jouer pour jouer et se construire : « *l'enfant, en situation de jeu, fait l'expérience d'un composé de contrainte et de liberté. Il fait l'expérience de son engagement, de sa responsabilité et de ses limites* » (F. Giromini, 2015, p.208)

1c. L'importance de la subjectivité

Je traversais le Centre pour me rendre au pôle Santé. Près de l'entrée, un taxi vient déposer un hébergé. Je vois la maman de la famille Ahmed tirer par le bras son fils Ibrahim. Elle tire de toutes ses forces car il ne semble pas réagir. Ibrahim est tiré du taxi et tombe au sol. À ce moment je cours pour aider à le relever, mais le temps que j'y arrive un des frères d'Ibrahim était déjà là pour le soulever par le bras, le placer sur son fauteuil et partir vers la chambre. J'ai été assez choquée de ce transfert inadapté, et particulièrement de l'attitude démunie de sa mère.

Le transfert doit être réalisé dans de bonnes conditions parce qu'il doit laisser à l'individu toute sa dignité. Il peut être utilisé pour marquer une pause laissant au sujet le temps de ressentir sa verticalité. Le transfert auquel j'ai assisté faisait presque douter de la subjectivité d'Ibrahim, dans le sens où il semblait être déplacé, voire trébuché comme une « un chose », un objet. Ibrahim est toujours bloqué dans une position d'enfermement et d'enroulement dans laquelle il ressasse un vécu corporel douloureux. Car j'imagine que cette position, si elle est due en partie à ses déformations osseuses, reflète aussi la fermeture du corps au monde comme instinct de protection. D'après N. Mariot (2013, p.115) « *l'axe corporel est [...] une facette de notre manière d'être au monde* » (Cité par J. Lobbé, 2019, pp.109-115). Chez Ibrahim, son axe comme replié témoigne d'une certaine fragilité.

L'axe corporel est cette ligne verticale invisible qui passe de la tête au bassin via la colonne vertébrale jusqu'au polygone de sustentation³⁸. D'après A. Bullinger (1998), « *l'axe corporel permet de relier les différents espaces corporels et sensoriels au service des fonctions instrumentales* » (Cité par Julie Lobbé, 2019, pp.109-115). Cet axe doit être intégré physiquement et psychiquement. Son intégration physique passe par la maturation du système nerveux central et les premières interactions telles que le holding de D.W. Winnicott. Son intégration psychique dépend du développement psycho-affectif de l'enfant et de son intégration d'une sécurité

³⁸ Le polygone de sustentation correspond à toute la surface au sol utilisée par le corps pour se maintenir en équilibre.

interne. (S. Robert-Ouvray et A. Servant-Laval, 2015). S. Robert-Ouvray et A. Servant-Laval (2015) décrivent les quatre conditions d'intégration de l'axe psychomoteur : la sécurité émotionnelle dans les soins, la libre motricité, l'établissement des limites et un bon dialogue tonico-émotionnel. L'axe psychomoteur a un rôle important dans l'émergence de la verticalité car il permet au sujet de tenir debout physiquement et psychiquement. Physiquement car le sujet se tient debout dans l'espace et psychiquement car le sujet se tient debout dans sa relation avec lui-même et les autres.

La subjectivité est le dernier prérequis de l'identité. C'est ce qui place le sujet en position d'acteur, quand « *le corps sujet, lieu des perceptions, des émotions, de la pensée, de la parole, de l'expression est celui qui m'appartient* » (F. Giromini, 2015, p.204). La subjectivité marque également l'émancipation de l'individu, la fin de sa passivité dans le monde. Ce processus se développe en s'appuyant sur la sensorialité et le dialogue tonique. (E. Pireyre, 2015). Grâce aux fonctions de cet étayage relationnel, le tout petit intègre peu à peu sa verticalité. La verticalité amène à l'auto-grandissement du sujet et lui permet de s'adapter aux postures et aux mouvements. Le bébé, grâce au contrôle du rachis³⁹, va pouvoir tenir sa tête puis son dos avant d'être capable de tenir debout. (S. Robert-Ouvray et A. Servant-Laval, 2015). La verticalité humaine « *est porteuse de valeurs narcissiques, de dimensions d'autonomie, de confiance en soi, de dignité, et elle modifie profondément le rapport de la personne à son environnement* » (*Ibid.*, p.192). C'est la verticalité qui fait sentir à l'Homme qu'il est un individu à part entière et qui nourrit l'estime de soi dans un second temps. Par la verticalité, l'individu maîtrise son corps et ainsi que son environnement. C'est un facteur important dans le processus de subjectivation.

2. Des facteurs identitaires

2a. La langue

L'identité psychomotrice résulte de plusieurs facteurs corporels, psychiques et environnementaux. Elle est intimement liée à des appartenances culturelles, sociales

³⁹ Le rachis est l'autre nom donné à la colonne vertébrale.

et familiales. Je souhaiterais développer le thème du langage, et plus précisément celui de la langue maternelle qui fait partie intégrante du processus d'individuation.

« La question de la langue initiale, première ou maternelle, est cruciale en ce qu'elle participe à la construction de la sécurité de l'individu et à l'émergence de sa capacité à construire des liens qui renforcent son identité et ne la menacent pas » (M.R. Moro, 2010, pp.72-73).

Les enfants qui grandissent pendant les parcours migratoires sont amenés à parler plusieurs langues, ou plutôt une langue composée de plusieurs langues. Même si la coutume est de dire qu'un enfant jeune assimile rapidement les différentes langues, dans certains cas comme celui de la migration, il peut être porteur de confusion.

Oumar est un petit garçon d'origine malienne né en Italie. Il est souvent « dans la lune » et se laisse facilement distraire par les stimulations extérieures. Ils ont vécu pendant les cinq premières années de sa vie en Italie avant de partir subitement pour la France. Là-bas, Oumar allait à l'école et il avait une Auxiliaire de Vie Scolaire qui l'accompagnait car il présentait des troubles attentionnels. Oumar ne parle qu'italien. La langue maternelle de sa maman est pourtant le français et ses frères et soeurs le parlent tous plus ou moins bien. Depuis qu'il est arrivé au CHUM, donc en France, Oumar parle très peu. Même quand je lui dis quelques mots en italien, il refuse de répondre et préfère des hochements de tête.

Comme s'il se retrouvait bloqué entre l'italien, la langue de sa petite enfance et le français, une langue partagée en famille qu'il se retrouve soudainement à devoir apprendre. L'italien représente pour lui la langue dans laquelle il a appris à s'exprimer, à se représenter les choses, c'est une langue empreinte sociale. Abandonner l'italien au profit du français pourrait symboliser une sorte de perte partielle de l'identité, ou du moins perturber un processus en cours d'élaboration.

2b. Le sentiment identitaire

L'identité se forge également sur le sentiment identitaire. Ce sentiment identitaire évolue selon le vécu corporel du sujet : « *la force des ancrages sensoriels primitifs ainsi que leur portée dans la construction psychique identitaire n'est plus à prouver et se vérifie continuellement dans la clinique* » (C. Potel, 2015, p.283). Si l'identité peut se retrouver ébranlée par les expériences sensorielles, motrices et émotionnelles, c'est aussi dans le corps et par le corps qu'il est possible de la faire revivre.

Sarah est une femme Ivoirienne que nous avons rencontrée dans notre groupe de danse et d'expressivité. Nous avons appris lors du premier jour qu'elle était danseuse lorsqu'elle était en Côte d'Ivoire. Sarah nous a fait part de son plaisir de participer à ce groupe qui lui donnait l'espace pour se retrouver. Elle a aussi souligné l'importance pour elle de ne pas rester enfermée dans sa chambre car « quand on est seul dans la chambre, on pense trop ».

C'est comme si se mettre en mouvement revenait à faire écho à ce qu'elle était avant, grâce à la mémoire du corps. Retrouver des sensations familières réveille ce sentiment identitaire. La déshumanisation des parcours migratoires aux frontières et l'objectalisation des migrants qui se retrouvent impuissants et dénués de tout pouvoir sur leur propre vie sont une réalité. Et elle engendre une désorientation subjective, par la non-reconnaissance de leur identité sociale et psychomotrice : « *très peu d'individus ont la force de conserver leur propre intégrité si leur statut social, politique et juridique est totalement remis en question* » (H. Arendt, 2005, p. 62). C'est l'éternelle angoisse d'être « quelqu'un quelque part » et de se retrouver « personne nulle part ».

2c. Les traumatismes et la résilience

Je parlais dans les précédentes parties des traumatismes survenant lors des parcours migratoires. T. Nathan (1987, p.8) assure que « *quelles que soient ses motivations, toute migration est potentiellement traumatique, non pas au sens négatif*

du terme mais au sens psychanalytique : c'est un trauma qui va induire de nécessaires réaménagements défensifs, adaptatifs ou structurants » (Cité par M.R. Moro, 2010, p.27). Pour moi cela traduit l'idée des remaniements psychocorporels. Ces derniers auront lieu peu importe le degré de gravité du traumatisme. Un traumatisme pourrait être représenté par une bulle incapable de communiquer avec le reste du corps, incapable d'être représenté et mise en mots par le sujet. Cette bulle est pourtant bien présente dans le corps, et elle contient ce qui pourrait être appelé un blanc psychique ou sensoriel. Cette notion revient justement à illustrer un « au-delà » sensoriel, au-delà en réalité de ce qui est possible de décrire verbalement, donc de se représenter et de symboliser. Ces traumatismes peuvent faire partie des phénomènes inconscients qui viennent bouleverser l'identité psychocorporelle du sujet, ses relations, sa façon d'appréhender le monde.

Le concept de résilience, développé par B. Cyrulnik à la fin des années 90 vient du latin *resilio* qui signifie « sauter en arrière ». F. Lenoir reconnaît dans cette étymologie l'idée de rebondir, de résister à un choc. C'est un processus psychique qui va permettre à l'individu de se reconstruire malgré le choc, sans le nier, en pouvant même y puiser les ressources nécessaires pour aller de l'avant (F. Lenoir, 2020, p.29). La résilience ne concerne pas la population que j'ai étudiée dans ce mémoire mais je trouvais intéressant de l'évoquer, car chaque personne que j'ai rencontré devra un jour faire ce travail. L'expression juste se dit « entrer en résilience », comme on entre quelque part. D'un point de vue métaphorique, il est possible d'imaginer cette « entrée » au même endroit fictif où le parcours migratoire se termine.

3. Perspectives d'accompagnement

3a. Réflexions

Tout au long de ce stage au Centre d'Hébergement d'Urgence Migrants d'Ivry, je me suis interrogée sur les moyens d'accompagner ces personnes grâce à la psychomotricité. Nous avons mis en place avec mon binôme différents groupes et différents accompagnements expérimentaux. Les problématiques tournent

principalement autour des concepts de temps et d'espace, ainsi que des représentations corporelles. Ces concepts sont primordiaux dans l'organisation psychocorporelle du sujet, dans les processus de subjectivation et d'individuation. Une lecture psychomotrice des états et des parcours de ces personnes permet de penser les désorganisations individuelles et de proposer une manière de prendre soin.

En effet, pour les adultes aussi bien que pour les enfants en situation d'exil, la psychomotricité peut offrir un appui permettant l'accès à des expériences de déconnexion à la continuité du temps, des espaces intra et extracorporels, dans un cadre où la sécurité affective, la bienveillance et la reconnaissance identitaire sont assurées.

À partir de cette lecture, il nous a paru judicieux que les propositions soient axées autour de l'ancrage spatio-temporel et des représentations corporelles. Nous avons ciblé les populations des enfants de moins de six ans et les femmes isolées, en laissant de la place pour des demandes individuelles plus précises. Nous aurions pu inclure d'autres populations, car la demande est toujours présente et les enfants, les adolescents, les hommes et les personnes âgées dans ces conditions ont besoin d'être accompagnés. Il a fallu cependant faire un choix, et sans que cela soit une réelle question de priorité, nous avons fait avec ce qui nous semblait être le plus accessible pour les étudiantes que nous sommes.

Dans un cadre tel que le CHUM, il faut aussi prendre en compte la temporalité des passages. Si certaines familles restent beaucoup plus longtemps que prévu, d'autres repartent au bout d'un mois. Se pose alors la question de l'intérêt des accompagnements, qui sont parfois ponctuels et où il n'y a pas de réelle possibilité de suivi. Il faut pourtant avoir confiance, je crois, en la mémoire du corps, et à cette petite graine plantée lors d'un échange, d'une séance ou d'une activité. Chaque groupe et accompagnement s'est déroulé dans l'ici et le Maintenant, parce que nous nous sommes accordées aux personnes que nous avons rencontré.

3b. L'éveil psychomoteur

Les enfants de moins de six ans ont particulièrement attiré notre attention car ils sont nombreux dans le Centre. Du fait de leur parcours, beaucoup de ces enfants n'ont pu jouir de l'environnement sécurisé dont ils ont besoin pour se construire sur des bases solides. En effet, le jeu et l'exploration sont les outils principaux permettant le bon développement psychomoteur, c'est pourquoi les salles d'éveil proposées par les Techniciennes de l'Intervention Sociale et Familiales (TISF)⁴⁰ sont indispensables. Nous souhaitons mettre en place un autre temps, l'éveil psychomoteur, afin de travailler des problématiques précises avec certains enfants. Nos objectifs se divisaient en deux grandes catégories. Si nous avons choisi de cibler notre groupe pour les enfants de moins de six ans, ces objectifs auraient pu correspondre à des enfants plus âgés, j'imagine jusqu'à l'âge de la puberté.

La première catégorie d'objectifs regroupait l'idée de promouvoir un cadre contenant. Les buts étant de permettre à l'enfant d'éprouver, d'explorer et de manipuler de façon libre et sécurisée, de favoriser l'éveil de l'enfant, sa créativité et sa curiosité. Enfin nous cherchions à proposer une approche multi-sensorielle pour développer chez l'enfant l'écoute de ses ressentis corporels et de ses émotions.

La deuxième catégorie d'objectifs regroupait l'idée d'expérimenter le groupe. Nous souhaitons alors proposer un temps où l'enfant pourrait s'identifier en tant qu'individu dans un groupe et s'adapter au cadre spatio-temporel et relationnel d'un jeu. De manière plus utopique, nous espérons que ces séances d'éveil psychomoteurs puissent être l'occasion pour ces enfants de renouer du lien avec l'autre, se déconnecter de la vie extérieure et profiter d'un moment de détente et de plaisir.

Pour mener à bien nos objectifs, nous avons mis en place un rituel psychocorporel et un cadre permettant de structurer les séances. L'utilisation des pictogrammes est une solution pour pallier aux différentes langues parlées. Nous privilégions les stimulations corporelles « participatives » où chacun est amené à

⁴⁰ Les TISF au CHUM d'Ivry sont spécialisées dans la petite enfance.

proposer une partie du corps à explorer. Nous insistions sur la redondance du cadre, avec le rangement et l'histoire à la fin. Le moment de l'histoire est d'ailleurs un moment privilégié de discussions et d'expression à propos des images plus qu'une histoire simplement racontée. À l'intérieur de ce cadre, nous proposons une activité explorant divers thèmes psychomoteurs, comme les appuis, la détente musculaire, le souffle. Mais tant que le cadre posé était respecté, les enfants pouvaient également prendre des temps de jeu personnel.

3c. Le groupe de danse et d'expressivité

Les femmes isolées qui arrivent au Centre avec des vécus particulièrement traumatiques et déstabilisants sont seules avec ces vécus. Cela induit un désinvestissement psycho-corporel et de la sphère sociale ainsi que des modifications des représentations corporelles. Nous avons choisi d'utiliser la danse au service de la psychomotricité. La danse est une médiation qui vient mobiliser l'expression, les émotions et le vécu corporel. C'est un outil qui rassemble et que l'on retrouve dans toutes les cultures. C'est également un dispositif qui correspond à nos sensibilités. Nous avons choisi de l'orienter uniquement pour les femmes isolées car un groupe mixte n'aurait pas forcément permis à tous ceux qui le voulaient de participer. De même que le groupe d'éveil psychomoteur, les objectifs étaient regroupés par catégories.

La première catégorie d'objectifs concerne le ré-investissement corporel. Nous voulions proposer des expériences sensori-motrices qui éveillent la conscience corporelle, renforcer les repères corporels et temporo-spatiaux. Enfin nous souhaitons favoriser une renarcissisation et l'estime de soi par un vécu positif du corps.

La deuxième catégorie d'objectifs concerne l'expression corporelle. Les buts étant de travailler l'expression de soi et développer une créativité au service de la symbolisation et de l'échange.

La dernière catégorie d'objectifs concerne l'idée d'être en groupe. Nous souhaitons permettre aux femmes de s'identifier en tant qu'individu dans un groupe et renouer du lien avec l'autre dans un cadre contenant à travers le mouvement, la rencontre, l'empathie, le plaisir de danser ensemble et le partage.

Chaque séance était structurée par un échauffement, une ou plusieurs propositions et un temps de parole et d'échange à la fin. Nous choisissons nos thèmes et axes de travail sur l'exemple des cours pratiques que nous avons pu suivre pendant nos années d'études à la Pitié Salpêtrière : le dialogue tonique, l'accordage en groupe, l'adaptation au rythme ou encore les différents systèmes du corps humain⁴¹. Mais nous sommes également adaptées à nos participantes, qui pouvaient être en état de stress ou avaient des besoins particuliers. Nous laissons toujours la possibilité aux femmes de proposer elles-mêmes des exercices. Il est arrivé deux fois que des femmes demandent à guider le groupe sur une musique de leur choix afin de nous faire découvrir une danse de leur pays, ce qui entrerait parfaitement dans notre objectif du ré-investissement corporel. Comme je l'ai indiqué précédemment, nous avons fait le choix de mettre à disposition diverses images et photographies pour étayer les temps de verbalisation.

4. Conclusion

Le processus d'individuation est le processus qui mène à l'identité. L'identité psychomotrice est celle qui trouve son lieu au sein du corps. Elle se met en place grâce à la sensorialité, au dialogue tonico-émotionnel et à l'émergence de la subjectivité. Tous ces pré-requis nécessitent d'avoir acquis un sentiment continu d'exister. La subjectivité est le phénomène qui pose le plus de questions dans le contexte des parcours migratoires, car c'est lui qui est remis en cause par l'allongement infini de l'attente et l'inaction. L'identité est aussi sociale, culturelle, psychologique car elle repose sur différents facteurs comme l'appartenance à un groupe, la langue maternelle, l'estime de soi. Les traumatismes participent aussi aux

⁴¹ Les différents systèmes du corps humain sont les différents appareils ou systèmes qui organisent le corps et lui permette de fonctionner. Les trois principaux que nous étudions dans ce cas sont la peau et les structures qui en dérivent (le système tégumentaire), les os, les cartilages et les articulations (le système squelettique) et les différents muscles (le système musculaire).

remaniements psychocorporels dans le sens où ils provoquent des mécanismes de défense, d'adaptation ou de restructuration. La psychomotricité a sa place dans l'accompagnement des migrants car elle réfléchit le sujet dans sa globalité et permet maintenir un investissement corporel nécessaire au maintien de la subjectivité et de l'identité.

CONCLUSION GÉNÉRALE

La migration concerne les déplacements des individus d'un lieu de vie à un autre. C'est un processus dynamique, qui bouleverse le sujet de tous les points de vue. Les changements d'ordre psychocorporel sont d'autant plus importants lorsque le parcours migratoire devient un parcours sans fin. L'attente et l'imprévisibilité qui caractérisent ce phénomène de transition contribuent à la déstructuration des repères temporo-spatiaux et des représentations corporelles. L'errance, l'auto-exclusion et le désinvestissement en sont des exemples.

Les enfants vivent aussi l'exil. Ils sont parfois nés pendant le parcours migratoire. De fait il leur est parfois plus difficile de se sentir sécurisés et d'intégrer un sentiment continu d'exister nécessaire à la construction de leur unité corporelle, puis de leur identité. Les représentations corporelles, l'espace et le temps confèrent au sujet une certaine stabilité et leur intégration est nécessaire au processus d'individuation.

La construction identitaire dépend de facteurs biologiques, psychocorporels, sociaux, culturels et psychologiques. C'est un processus qui évolue tout au long de la vie. Par conséquent, certains événements peuvent venir désorganiser les différents repères essentiels à l'équilibre du sujet. La question de la subjectivité est un point essentiel à mes yeux car c'est par elle que l'enfant intègre sa capacité d'agir et d'entrer en relation avec autrui. C'est cette subjectivité qui est reniée dans un contexte où l'individu n'a plus de moyen d'action sur son environnement. C'est au sein de l'exil sans issue que le sujet perd le contrôle de sa temporalité et de son espace, parfois même jusqu'à son propre corps.

La psychomotricité, parce qu'elle considère le sujet dans globalité, est une discipline qui est nécessaire dans l'accompagnement des personnes en situation. La mobilisation du corps est utile pour travailler les repères temporo-spatiaux et les représentations corporelles afin de recentrer le sujet sur lui-même et de le ré-investir dans sa subjectivité et son identité.

En plus des potentiels accompagnements individuels et groupes, la psychomotricité au sein d'une structure d'accueil offre un regard différent venant compléter ceux des différentes disciplines déjà en place. Nous avons eu l'occasion de pouvoir travailler conjointement avec les professionnels engagés par Emmaüs, par le Samu Social ainsi que l'Éducation Nationale. Le caractère inclusif de la psychomotricité lui permet de s'inscrire dans un contexte pluridisciplinaire ainsi que dans un travail « avec » les autres. Réfléchir à l'aménagement de l'espace, notamment celle de la salle d'éveil, intégrer des systèmes de pictogrammes pour faciliter la communication avec les hébergés et créer du lien entre les différents pôles de travail relève aussi des compétences d'une psychomotricienne. Ces propositions ne sont pas des solutions à tous les maux, mais des manières de réfléchir ensemble pour le « meilleur-être » des hébergés. Même si l'intention y est, il est compliqué de parler de « bien-être » car les conditions auxquelles sont confrontés les migrants restent indéniablement traumatisantes.

La psychomotricité, pas plus que les centres d'accueil, ne peut en réalité soigner les blessures ouvertes par l'interminable voyage de l'exil. Elle peut néanmoins aider à cibler les difficultés et proposer des solutions. Mais ce n'est que le retour à un environnement stable et sécurisé, propice à l'élaboration et à la concrétisation de nouveaux projets, de nouveaux désirs, qui pourra permettre au sujet de se retrouver en tant que personne et de se réapproprier sa subjectivité et son identité. Cependant, il faudra encore du courage et de la patience pour ces personnes qui devront alors s'adapter et s'intégrer dans un monde avec une culture différente, une manière de se comporter socialement différente, une temporalité différente... C'est là tout le défi de la transculturalité.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages :

- Agier, M. (2011). *Le couloir des exilés*. Éditions du croquant
- Agier, M. et Madeira V. (2017). *Définir les réfugiés*. Presses Universitaires de France
- Ajuriaguerra, J. (1970). *Manuel de psychiatrie de l'enfant*. Paris : Manson
- André, P., Bénavidès, T. et Giromini, F. (2004). *Corps et psychiatrie*. 2^{ème} éd. Heures de France
- Anzieu, D. (1985). *Le Moi-peau*. Dunod
- Arendt, H. (1951). *Les origines du totalitarisme*. Seuil
- Arendt, H. (1993). *La Tradition Cachée, le Juif comme paria*. Christian Bourgois
- Bullinger, A. (2004). *Le développement sensori-moteur de l'enfant et ses avatars*. Érès.
- Didi-Huberman G. et Giannari, N. (2017). *Passer, quoi qu'il en coûte*. Les Éditions de minuit
- Dolto, F. (1984). *L'image inconsciente du corps*. Paris : Seuil
- Dubuis, E. (2018). *Les naufragés, l'odyssée des migrants africains*. Karthala
- Golse, B. (2008). *Le développement affectif et intellectuel de l'enfant*.
- Haroud, F. (2005). *Premiers jours en France, mémoire charnelle, brutalité des souvenirs*. Autrement
- Lacan, J. (1949). *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je : telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique*. Presses Universitaires de France
- Lenoir, F. (2020). *Vivre ! Dans un monde imprévisible*. Fayard

- Moro, M.R. (2010). *Nos enfants demain, pour une société multiculturelle*. Odile Jacob
- Pireyre, E. (2015). *Clinique de l'image du corps : du vécu au concept*. 2^{ème} éd. Dunod
- Scialom, P. et al, (2015). *Manuel de l'enseignement de psychomotricité, concepts fondamentaux*. De Boeck Solal
- Schilder, P. (1980). *L'image du corps*. Paris : Gallimard
- Wallon, H. (1941). *L'évolution psychologique de l'enfant*. Paris : Armand Colin
- Winnicott, D.W. (1975). *Jeu et Réalité, l'espace potentiel*. Gallimard

Chapitre :

- Lobbé, J. (2019) L'axe psychique. In : *Autisme, corps et psychomotricité, approches plurielles*, Dunod, pp. 109 à 115
- Potel Baranes, C. (2019). Notion d'identité psychomotrice et paradigme d'évaluation complexe de l'adolescent et du jeune adulte : état des lieux d'une recherche. Dans *Être Psychomotricien*, Eres, pp. 280 à 307

Articles :

- Baudry, R. et Juchs, J.P. (2007). Définir l'identité. Dans *Hypothèses*, 1 (10), pp. 155 à 167.
- Bolzman, C. (2014). Exil et errance. Dans *Pensée plurielle*, 1 (35), pp. 43 à 52
- Guédeney, N. (2011). Les racines de l'estime de soi : apports de la théorie de l'attachement. Dans *Devenir*, 2 (23), pp. 129 à 144
- Moreau de Bellaing, L. et Guillou, J. (1995). Les sans domicile fixe, un phénomène d'errance. Dans *L'Harmattan*, p. 12

- Potel Baranes, C. (2008). Intimité du corps. Espace intime. Secret de soi. Dans *Enfances & Psy*, 2 (39), pp. 106 à 118
- Reich M. (2008). Cancer et image du corps : identité, représentation et symbolique. Dans *L'information psychiatrique* 3 (n° 85), pages 247 à 254

Mémoire :

- Gonzales, P. (2019). *L'approche psychomotrice de l'identité chez les adolescents présentant des troubles du comportement : « c'est moi, mais je me suis mal dessiné »*. Mémoire de diplôme d'état de Psychomotricité. Bordeaux, Université de Bordeaux

Sitographie :

- Bénavidès, T. (2003). Sémiologie Psychomotrice de l'enfant [en ligne]. Disponible sur : <<http://www.chups.jussieu.fr/polysPSM/psychomot/semioPSMenf/POLY.Chp.3.2.html>> [Consulté le 12 mars 2021]
- Rabain, J.F. (2012) Le maternel et la construction psychique chez Winnicott [en ligne]. Disponible sur <<https://www.spp.asso.fr/textes/textes-et-conferences/introduction-psychanalyse/2002-2003-masculin-feminin/le-maternel-et-la-construction-psychique-chez-winnicott/#:~:text=Cet%20espace%20transitionnel%20est%20une,le%20dedans%20et%20Ie%20dehors.>>> [Consulté le 13 avril 2021]
- Éditions Larousse, (2021). Définition de « errer ». [en ligne.] Disponible sur : <<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/errer/30845>> [Consulté le 10 avril 2021]
- Éditions Larousse, (2021). Définition de « culture ». [en ligne.] Disponible sur : <<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/culture/21072>> [Consulté le 10 avril 2021]
- Éditions Larousse, (2021). Définition de « espace ». [en ligne.] Disponible sur : <<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/espace/31013>> [Consulté le 10 avril 2021]

- Éditions Larousse, (2021). Définition de « temps ». [en ligne.] Disponible sur : < <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/temps/77238> > [Consulté le 10 avril 2021]
- Éditions Larousse, (2021). Définition de « rythme ». [en ligne.] Disponible sur : < <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/rythme/70326> > [Consulté le 10 avril 2021]
- Éditions Larousse, (2021). Définition de « représentation ». [en ligne.] Disponible sur : < <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/repr%c3%a9sentation/68483>> [Consulté le 10 avril 2021]
- Éditions Larousse, (2021). Définition de « perception ». [en ligne.] Disponible sur : < <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/perception/59399> > [Consulté le 10 avril 2021]

RÉSUMÉ

Pour ceux qui les vivent, les parcours migratoires représentent souvent bien plus qu'un simple trajet. En effet, les parcours migratoires représentent des espaces de transition dans lesquels se jouent des remaniements psychocorporels. Dans l'attente et l'imprévisibilité, l'espace et le temps sont distordus. Dans la souffrance et l'exclusion, les représentations corporelles se modifient. Ceux qu'on appelle les migrants, du fait qu'ils soient encore en mouvement et qu'aucune ligne d'arrivée ne se dessine sur leur trajet, voient leur identité bouleversée. Les parcours migratoires deviennent exils. Souvent synonymes de déshumanisation, ils rendent illégitime la subjectivité des migrants et leur place dans le monde. Ce mémoire propose une lecture psychomotrice des organisations et désorganisations qui ont lieu chez des adultes et des enfants rencontrés en Centre d'Hébergement d'Urgence Migrant, et comment la psychomotricité pourrait les accompagner lors de cette halte incertaine.

Mots-clés : Migration - Espace - Temps - Représentations corporelles - Identité

ABSTRACT :

For those who live them, migratory routes are often much more than a simple path. Indeed, migratory paths represent transitional spaces in which psycho-bodily modifications take place. Time and space distort with waiting and unpredictability. Bodily representations change in suffering and exclusion. Those we call migrants because they are still moving and there is no finish line on their way, see their identity transformed. Migratory paths become exiles. Often synonymous with dehumanization, they make illegitimate migrant's subjectivity as well as their place in the world. This brief provides psychomotor reading of organization and disorganization which take place in adults and children met in an emergency accommodation center for migrants. Also it proposes how psychomotricity could carry them during this uncertain stop.

Key-words : Migration - Space - Time - Body representation - Identity